

FEMINISME, GENRE

ET

SEXUALITES

LE CORPS EN
BATAILLES

COLLOQUE DES UEEH 2005

Le 21 juillet 2005 – Hôtel du Département des Bouches du Rhône – Marseille

logoUEEH ?

logoCG13 ?

Sommaire - SOMMAIRE - Sommaire

En OUVERTURE

Michèle TREGAN (Région).....	P. 1
Marie-Arlette CARLOTTI (Département).....	P. 2
Monique VENTURINI (Ville).....	P. 3
Christophe MADROLLE	P. 4

Les lesbiennes dans la vidéo militante féministe des années 70

Intervention de Nicole FERNANDEZ FERRER	P. 4/6
Questions avec la salle	P. 7/9

Féminisme, esclavage et racisme

Intervention de Elsa DORLIN	P. 10/13
Intervention de Jean Paul ROCCHI	P. 14/16
Questions avec la salle	P. 17/21

Sexualité : Expression / répression

Intervention de Marie SOULAGE	P. 22/24
Questions avec la salle	P. 24/34

Etes-vous sexophobes ?

Intervention de Louis Georges TIN	P. 35/38
Questions avec la salle	P. 39/47

En OUVERTURE

Michèle TREGAN* : J'avais prévu de faire une intervention mais pas l'ouverture. Mais c'est pour moi un vrai plaisir d'être avec vous, à la fois parce que je représente la Région mais aussi à titre personnel parce qu'en tant que compagne de route du féminisme depuis plus de quarante ans, et vieille complice de Christian, c'est vraiment un plaisir d'être avec vous. Je vous souhaite de bien travailler.

Faire PROGRESSER la SOCIÉTÉ

Ces UEEH doivent permettre de faire progresser la prise de conscience sociale à l'égard des personnes quelque soit leur sexualité. D'années en années, il semble qu'elles soient devenues un véritable laboratoire d'idées, et le creuset de véritables réseaux militants. Le thème de votre colloque "*Féminisme, genre et sexualité*" nous paraît particulièrement courageux, audacieux, et pertinent au regard des défis qu'il reste à relever. Le féminisme, événement majeur du 20^{ème} siècle, est maintenant à un tournant, il a pris une ampleur mondiale, il fait partie des grands débats de société. Il reste d'une actualité brûlante, notamment pour les millions de femmes dépourvues de droits, victimes de violence, précaires parmi les précaires. Le terme de féminisme renvoie à des contenus très divers, souvent idéologiques, médiatiques. Pour participer activement au *Planning Familial*, nous avons beaucoup débattu de ce que c'est le féminisme. Les mobilisations et la multiplicité des approches, les cheminements dans la lutte pour l'égalité des droits et l'avènement d'un espace d'émancipation et d'expression sociales, politiques et culturelles pour les femmes est un enjeu majeur. Cette multiplicité des approches ne doit pas oublier la question des homosexualités qui n'est pas simple. Thème rarement abordé, vous avez le courage de le faire. Il me semble que le masculin l'emporte sur le féminin, que la part des gays rend moins lisible l'homosexualité féminine. Vous mettez en lumière la part prise par les lesbiennes et les transsexuels dans les combats féministes, c'est important de le faire. Bien sûr, je n'imagine pas qu'il s'agit de construire une identité lesbienne, mais d'inventer de nouvelles positions à l'écart de la normalité et de l'hétéronormalité de notre société judéo-islamo-chrétienne. Il s'agit pour moi essentiellement, simplement, de liberté et de respect de l'autre. Alors, faire un bilan, s'interroger sur les nouvelles luttes surgies des luttes d'hier et d'aujourd'hui, c'est absolument nécessaire pour défendre les acquis et conquérir de nouveaux droits et de nouvelles reconnaissances citoyennes. Il me semble que c'est le but de ces *Universités* et la raison pour laquelle les valeurs de solidarité d'égalité de respect des différences sont fondamentales. Naturellement la Région vous a soutenu dans l'organisation de cette manifestation, et tenait à apporter son soutien et sa présence aujourd'hui.

Marie Arlette CARLOTTI* : Je vous remercie d'être venus dans ce Conseil général. Je vous dis bonne journée, bon travail. Je n'ai pas entendu le début de l'intervention de Michèle, mais je sais qu'on partage les mêmes convictions, les mêmes valeurs. Je voulais saluer Monique Venturini qui représente le maire de Marseille et mon copain Christophe Madrolle. Nous nous retrouvons souvent, Dominique, Christophe et moi-même, au-delà de nos différences, dans notre combat contre les discriminations.

* Michèle TREGAN est conseillère régionale PS, et présidente du Planning Familial de Marseille

* Marie Arlette CARLOTTI est conseillère générale PS et députée européenne

Aujourd'hui, c'est au nom du président du Conseil général, Jean-Noël Guérini, mais aussi de l'ensemble des conseillers des Bouches du Rhône que je vous souhaite la bienvenue. Je suis très heureuse de vous recevoir, de recevoir pour la première fois cette *Université d'Été Euroméditerranéenne des Homosexualités*. Nos portes vous sont grandes ouvertes, toute cette journée, pour faire de ce colloque une journée agréable d'échange et de réflexion. A l'Hôtel du département, nous aimons accueillir toutes celles et tous ceux qui veulent exprimer leur diversité. Nous voulons donner la parole aux citoyens dans le respect des différences et des opinions. C'est pour nous la condition de rester attentifs aux débats qui traversent notre société et aux intérêts qui touchent nos populations. Gageons que de ce colloque va émerger ce fameux laboratoire d'idées et de libre expression que vous appelez de vos vœux, et qui fait votre force dans ces *Universités*. Ici, nous soutenons le combat contre toutes formes de discriminations fondées sur la race, le sexe, l'handicap, et évidemment, sur la sexualité. Je puis vous assurer de notre soutien pour tout ce qui touche aux remises en cause, aux manquements de ces principes élémentaires.

Les SOCIÉTÉS BOUGENT, tout de même

Heureusement, notre société bouge. Malgré tout. Ses structures familiales traditionnelles volent en éclat, et de nouveaux débats se font jour avec insistance, avec passion. Notamment celui de l'homoparentalité. Et nous devons adapter notre société à ces nouveaux contours. Dans l'avenir, cela exigera de notre part, politiques que nous sommes, des engagements importants pour traduire ces combats dans des mesures législatives pour la reconnaissance de ces nouveaux droits qui dans les faits sont déjà dans la vie de la société. Je veux dire, par exemple, favoriser (puisqu'il me concerne de cette question) l'adoption en luttant contre les discriminations à l'encontre des candidats à l'adoption. C'est-à-dire ouvrir l'adoption à des couples hétérosexuels ou homosexuels, concubins ou pacsés. Nous devons aussi aménager le Pacs et ouvrir le mariage aux homosexuels. L'accès à ces nouveaux droits et la lutte contre l'homophobie est une longue marche. Mais cette longue marche, finalement, elle avance, elle bouge partout en Europe. Ce qui vient de se passer en Espagne est pour nous tous et toutes un exemple important. C'est très encourageant tout ce qui se passe dans toute l'Europe. L'Espagne donne l'exemple, c'est un sillon dans lequel on doit rentrer pour faire avancer les pays plus frileux. On peut considérer que le notre est frileux, quoique je crois qu'il y a une différence énorme entre la classe politique, la loi et la société. C'est un espoir et un élan que nous allons avoir avec l'ensemble des pays d'Europe. Je dis cela parce que je suis députée européenne, et que ce combat est collectif et il est le notre. Le non récent à la constitution européenne, et donc le rejet de la charte des droits fondamentaux, n'a pas sonné le glas de cette émancipation. Vous savez qu'il y avait quelque chose de très fort dans la charte des droits fondamentaux. J'espère que cela ne va pas ralentir les avancées dans l'ensemble des pays d'Europe et que ça ne va pas aller moins vite dans le sens de la lutte contre les discriminations, parce que là il y avait un énorme bond en avant. Mais je ne veux pas revenir sur le passé. Le passé c'est le passé. Nous devons nous emparer de tout ce que nous pouvons pour avancer dans cette direction.

Je sais que la loi ne suffit pas pour changer les mentalités et les conformismes, pour accepter les différences, stopper les violences et les humiliations dont beaucoup sont victimes. L'homophobie reste une réalité, il y a encore trop d'actes de violence verbale et/ou physique dont sont victimes l'ensemble des copains et des copines de la communauté gay, qui parfois vont jusqu'au meurtre. Et on sait combien c'est intolérable et troublant. Je sais aussi qu'à l'instar de l'Espagne, j'ai envie de travailler mieux sur une loi qui réprime mieux les violences notamment à l'égard des femmes mais aussi de l'homophobie, en travaillant à la fois sur la prévention et sur la répression. Mais en faisant un énorme travail de prévention.

On peut avancer dans toutes ces directions. C'est un combat qu'il nous reste à mener tous les jours, ensemble, avec force et détermination. Je vous félicite et vous encourage à mener ces réflexions, de mener ces combats. Car ainsi vous faites bouger la société, vous contribuez à la dépoussiérer. C'est pour cela que notre combat a besoin du votre, et que vous avez aussi besoin qu'on travaille avec vous. Voilà, bonne journée, travaillez bien. Je pense qu'on se retrouvera au-delà de cet hémicycle dans la rue quand il faut être dans la rue, revendiquer quand il faut revendiquer, parce que nous portons les mêmes choses et parce que nous avons envie d'avancer. J'en ai vraiment ras le bol d'une société française un peu trop repliée sur elle-même, un peu trop frileuse, pleine de poussière et qui ne regarde pas la réalité de ce qu'est la vie et la société. Voilà, bonne journée.

Monique VENTURINI* : Bien, je suis à côté de Christophe Madrolle qui est un élu actif sur les problèmes concernant la communauté homosexuelle. Et je voudrais, ce n'était pas prévu, et je suis là aujourd'hui, auprès de vous, vous souhaiter au nom du maire de Marseille un très bon colloque. Je le représente avec beaucoup de plaisir, puisque j'essaye de suivre non pas en tant que députée européenne mais en tant qu'élue tout simplement, je suis de très près à la fois les avancées et les difficultés concernant toute la communauté. Je suis présente chaque année avec vous. Ce qui est important à dire surtout c'est que Marseille et le maire de Marseille sont tout à fait à l'écoute, et non seulement à l'écoute mais la ville de Marseille elle-même aide énormément toute la communauté, notamment au moment de la *Marche des Fiertés*, et met tout en œuvre pour que tout cela se passe bien. Sans oublier bien sûr que Marseille est une ville leader dans la défense contre le sida.

Ce que je voudrais seulement rappeler, au-delà de tous les problèmes qui sont présents, je crois que les nouveaux combats qui sont ceux de la communauté homosexuelle ne doivent surtout pas leur faire oublier les anciens, et notamment ce combat contre cette contamination du sida qui marque de manière terrifiante la progression de cette contamination. Voilà je voulais simplement vous dire que nous sommes avec vous, je suis avec vous, je représente cette ville, je suis toute à l'écoute de ce que vous allez dire. Et si j'avais une place comme la votre en tant que présidente ou vice présidente de la Région, j'aurais tout à fait le même combat et la même vision des choses. Merci beaucoup.

Christophe MADROLLE* : Juste un mot parce que Marie-Arlette Carlotti a fait un très beau discours, je m'y retrouve, et je sais qu'elle a parlé du fond du cœur. Souvent on se retrouve avec Monique Venturini et Marie-Arlette Carlotti dans les mêmes débats. On a effectivement mené des combats, nous les Verts, difficiles l'année dernière. On en avait discuté, Sergio Coronado en avait parlé aux *Universités* de l'année dernière, de ce mariage de Bègles. Je crois qu'aujourd'hui la classe politique prend conscience de ce qui se passe dans la communauté gay et lesbienne. Je crois que la classe politique, parti socialiste en premier chef, et je sais qu'il y a au moins une chose qui rassemble les différents courants, c'est la reconnaissance du mariage homosexuel et l'adoption. C'est déjà un pas fondamental, parce qu'au moins il y a un point de convergence chez eux. Et donc, si effectivement le premier parti de la gauche reconnaît enfin le combat qui a été porté par la communauté gay et lesbienne, le combat qui a été relayé par le mariage de Bègles, peut-être qu'effectivement nous allons pouvoir avancer sur la dimension politique.

A DROITE, c'est plus COMPLIQUE

J'étais la semaine dernière avec Jean-Luc Roméro qui fait un peu un pas en avant, trois pas en arrière (j'aime beaucoup Jean-Luc), Monique Venturini en parle souvent avec les grands élus de Marseille. A droite, ça n'avance pas, ça stagne. Il y a des remises en cause permanentes par rapport au Pacs. A l'Assemblée nationale, parce que les attaques à la rentrée vous avez vu que par rapport au Pacs, il va y avoir encore des mesures scélérates proposées par Monsieur de Villepin. Et il y aura donc, encore, des mobilisations, des combats à mener. Je sais qu'à votre place, au niveau des municipalités vous avez travaillé, vous travaillez dans le secteur associatif. Nous devons garder la mobilisation, nous devons continuer à faire pression sur les hommes politiques, et sur les femmes politiques, parce qu'en fin de compte c'est eux qui décident par rapport aux lois. Il y a effectivement ce combat à mener il y a une mobilisation à garder, il y a à calmer aussi, et je parle du fond du cœur, certains esprits dans la communauté parce que les conflits, je crois, ne sont plus de mise. Je crois que c'est unis que nous devons gagner les différents combats qui s'ouvrent à nous. Il ne faut pas non plus, comme le dit Monique, oublier les premières causes. Régulièrement nous faisons des descentes dans différentes boîtes de nuit, avec *Sos racisme* soi ou *Aides* pour voir quelles informations sont faites. Il y a encore de nombreuses boîtes de nuit qui refusent la présence d'associations comme *Aides* ou *Sos racisme*. Je crois qu'il faut continuer à le dénoncer. Et si nous ne sommes pas capables d'être unis dans la communauté, si nous ne sommes pas capables de dire à un moment donné que le combat que nous menons c'est un combat d'avenir, dans ce cas là on ratera notre coup. C'est unis que nous devons gagner, et c'est sous la pression, face aux politiques, que nous pourrions avancer. Merci.

* Monique VENTURINI est conseillère municipale UMP

* Christophe MADROLLE est conseiller municipal Vert

Les LESBIENNES dans la VIDEO MILITANTE FEMINISTE des années 70

Sandrine DECHAUME : Je vous remercie d'avoir pris la parole. Sans plus attendre, on va pouvoir commencer. Justement Madame Venturini parlait des luttes anciennes, la première table ronde, celle de ce matin, on l'avait un peu conçue, en tout cas cette première présentation, comme quelque chose d'un peu historique, un peu comme quelque chose de commémoration des luttes et des toutes premières, à savoir les luttes féministes. Luttes dont le mouvement gay et lesbien est lui-même issu. Je vais donc demander à Nicole de nous rejoindre. Nicole Fernandez-Ferrer est programmatrice, chercheuse en audiovisuel et aussi traductrice, elle coordonne le *Centre audiovisuel Simone de Beauvoir*.

Nicole FERNANDEZ-FERRER * : On va plonger directement dans le vif du sujet si j'ose dire, dans "*Les corps en bataille*", loin de toute commémoration (je n'aime pas du tout ce mot), vous allez voir que ces images sont tout à fait d'actualité. Je vous propose donc de repartir 34 ans en arrière (mais vous verrez que ce n'est pas tant en arrière que cela) avec le tournage de la première manifestation homosexuelle en France. J'emploierai le terme "homosexuel" indifféremment pour hommes et femmes puisque c'était le terme qu'on employait à l'époque. A l'époque, on parlait des *Gouines Rouges*, des *Gazolines* ou du *Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire* avec des slogans que vous allez retrouver dans toutes ces images. Le premier slogan étant : "*Lesbiennes et pédés, arrêtons de raser les murs, sortons des boîtes et du ghetto*", "*Nous sommes les prolétaires de la sexualité*", "*Prolétaires de tous les pays, caressez-vous*", Cet humour qui était présent à l'époque, disait que la lutte des classes passe par le corps. Cela nous rappellera que les luttes des homosexuels en 1970 étaient tout à fait mêlées aux luttes politiques.

Des IMAGES RARES

Une précision sur le contenu des films et sur leur technique, j'en ai déjà parlé hier à Luminy donc je m'excuse de me répéter, mais aujourd'hui la vidéo est entrée dans les mœurs, tout le monde a plus ou moins une caméra ou un appareil numérique. Mais à cette époque ce sont les premières caméras vidéo portables. Les premières personnes qui en ont acheté, en France, c'est Godard (que tout le monde connaît) et Carole Roussopoulos (qu'on connaît peut-être moins) qui est cette militante féministe qui a filmé les premières luttes. Et si aujourd'hui on retrouve si peu d'images de cette époque c'est pour une autre raison : on ne pensait pas tellement à la transmission et à garder des images, ce que l'on fait beaucoup plus maintenant. Donc les images sont rares, elles sont très précieuses. Et le *Centre Simone de Beauvoir* travaille à leur restauration, à leur numérisation, et aussi à leur dépôt légal, ce à quoi nous étions tout à fait opposés à l'époque. Mais on a compris, aujourd'hui qu'il valait

* **Nicole Fernández Ferrer** est programmatrice indépendante de cinéma, chercheuse en audiovisuel, archiviste et traductrice (espagnol, portugais). Elle effectue des recherches d'images d'archives, de copies de films, de photographies et de droits. Elle écrit pour des catalogues de cinéma. Née en 1953, en Afrique (Algérie), elle vit et travaille à Paris. Actuellement, Nicole coordonne les actions du Centre audiovisuel Simone de Beauvoir à Paris (Vidéos féministes, archives, distribution, ateliers audiovisuels, analyse de films basée sur le genre et les stéréotypes). Elle travaille régulièrement avec des jeunes des écoles et collèges et programme, coordonne et anime des projections rencontres en prison de femmes et d'hommes. Nicole a donné des conférences sur le cinéma à Beijing, à Pointe-à-Pitre, à Barcelone, et Taipei et a été membre de différents jurys de festivals de cinéma à Séoul puis à Taipei. Titulaire d'une maîtrise en lettres et arts, et espagnol, elle est entrée à l'Institut des Hautes études d'Amérique Latine pour se diriger ensuite vers le cinéma en obtenant un diplôme de documentation audiovisuelle à Paris 8.

mieux que cela soit déposé en double exemplaire à la Bibliothèque nationale, au Dépôt légal et ainsi sauvegardé pour les futures générations, Je vais demander à la régie d'envoyer le premier film : "*FHAR* (*Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire*) qui a été réalisé par *Video Out* en 1971. Petite précision, à l'époque on ne signait pas les films de son nom, à la limite de son prénom mais très souvent de son surnom ou de noms un peu drôles. On reviendra sur cette question après.

Projection de la première vidéo

Bien, c'est un peu frustrant mais c'est le principe de ce genre d'intervention, mais cela vous donnera certainement l'envie d'en savoir plus puisque cette bande dure quarante minutes, et à l'époque, comme vous pouvez le remarquer on ne coupait pas les interventions, on ne faisait pas du montage rapide, On a donc in extenso le développement d'une pensée, et c'est vraiment intéressant au niveau du travail des historiens, par exemple, et aussi des militants, de pouvoir reconstituer la pensée des personnes. La personne que vous venez de voir intervenir et qui malheureusement est décédée il y a quelques années, est Anne-Marie, une des fondatrices du *FHAR*. Car en fait, les femmes étaient majoritaires à la fondation du *FHAR*, au contraire de ce qu'on a longtemps pensé. Par la suite elles ont créé d'autres mouvements. Pour reprendre en conclusion ce que disait Anne Marie, que les hétéros se contentent de nous reproduire, c'est vrai que nous sommes dans un nouveau mouvement, maintenant avec l'homoparentalité. Et vous pouvez constater que les revendications ont beaucoup bougé.

Je vous propose maintenant un deuxième extrait d'un film réalisé par le groupe *Vidéa*. Ce Film ("*8 mars 1975*") s'articule autour du fait que cette année là, aux Etats-Unis une femme, Anita Bryant, avait monté toute une campagne très homophobe et très violente à laquelle avaient répondu les militants américains et ceux d'autres pays, notamment d'Europe..... Non, excusez moi, je fais une erreur. Le 8 mars 1975 est une manifestation contre l'Année de la femme, puisque j'ai choisi de ne pas vous montrer le film qui a été diffusé hier soir à Luminy, et que vous pourrez voir au *Centre Simone de Beauvoir*. Donc, ce n'est pas la manifestation contre Anita Bryant, c'est une manifestation contre le gouvernement français, contre l'ONU qui avaient décrété 1975 l'Année de la femme. Donc les groupes féministes et les groupes militants homosexuels et lesbiens sont très présents dans cette action. Et on va les découvrir à l'image, avec cet extrait de quatre minutes.

Projection de la deuxième vidéo.....

Je ne sais pas si vous avez pu lire le slogan (parmi ceux qui revenaient souvent dans les manifestations homosexuelles de femmes) : "*Quand les femmes s'aiment, les hommes ne récoltent pas*". Il y avait l'idée que l'année de la femme était une année intermédiaire entre l'année de la fête du fromage, du cheval et du chien ami de l'homme. Il y avait cette revendication à ne pas se trouver inséré et catalogué entre plusieurs événements. Cette vidéo, comme la précédente, était un instrument de lutte et de revendication puisqu'elle circulait dans tous les groupes, et servait à des débats, à des rencontres.

SCUM MANIFESTO

Le troisième film que nous allons découvrir ensemble c'est "*S.C.U.M. Manifesto*" qui a été réalisé par le collectif *Les Insoumuses*, collectif constitué de Delphine Seyrig (comédienne de théâtre et de cinéma, féministe, une des fondatrices du *Centre Simone de Beauvoir*), de Carole Roussopoulos (première vidéaste franco-suisse à avoir filmé des luttes lesbiennes, féministes et gays, co-fondatrice du centre) et de Loana Wieder (co-fondatrice du *Centre Simone de Beauvoir*). En 1977, elles décidèrent de mettre à la disposition du public le livre de l'américaine Valérie Solanas ("*S.C.U.M. Manifesto*") qui fit scandale, on pourrait traduire SCUM par "la société pour émasculer les hommes". C'est un texte très virulent contre la domination mâle, qui a été immédiatement traduit dans une quinzaine de langues, et rapidement épuisé. Comme il n'existait plus en France, Delphine Seyrig a proposé de prêter sa voix au texte et avec Carole Roussopoulos elles ont posé une caméra, l'une s'est installée à une machine à écrire pour taper le texte, Delphine lisait, et enfin elles ont choisi de laisser défilier le journal télévisé de cette journée. C'est filmé en un plan séquence, sans interruption. Cette lecture permettait de faire connaître le texte. Valérie Solanas, est connue pour ce livre mais aussi pour avoir tiré sur Andy Warhol avec qui elle travaillait. Il y a eu un procès, elle a été emprisonnée, et défendue par une grande avocate féministe africaine-américaine, Flo Kenedy. Elle fait partie de ce mouvement féministe lesbien américain revendicatif.

J'espère que tous les garçons présents dans la salle ne vont pas s'enfuir car ce sont des réquisitoires un peu violents contre ceux qu'elle appelle des "avortements ambulants". Je conseille la lecture du texte car il y a tout un développement en parallèle avec la guerre, les guerres dans le monde. On le voit ici avec le journal télévisé. Également les violences contre les enfants et contre les femmes. Resitué dans son contexte, le document a, bien entendu, un sens politique.

Projection de la troisième vidéo.....

De L'INTERÊT des ARCHIVES

Le dernier extrait que je vais vous présenter est une façon d'introduire le travail actuel du *Centre Simone de Beauvoir* (et de nombreux vidéastes et documentaristes), c'est à dire le travail qui consiste à créer ses propres archives. C'est-à-dire travailler sur des archives anciennes, et continuer à filmer comme le font, par exemple, les personnes qui filment ici. Excellente idée, car on oublie trop souvent d'enregistrer nos manifestations, spectacles, et interventions. Il faut y penser parce que cela peut être utilisé par ceux qui nous suivent, puisque maintenant il y a ce souci de transmission plus présent, mais également dans d'autres pays où nous avons des demandes sur, par exemple, l'histoire du mouvement gay et lesbien français ou européen. Et donc le dernier extrait que je vais vous montrer, est une première histoire du mouvement féministe. On parle beaucoup de féminisme ce matin, car les lesbiennes étaient non seulement partie prenante mais souvent à la base de la création des différents groupes féministes. Au début il y avait peu de différences qui étaient faites, mais on va entendre qu'il y a eu une séparation entre féministes hétérosexuelles et féministes lesbiennes. Au début, tout cela était assez mélangé, hommes, femmes, homos, lesbiennes, bisexuels. Dans ce film nous avons fait une importante recherche d'archives dans les archives nationales (au niveau de l'INA qui est censé conserver tout ce qui passe à la télévision), mais également, et je vous appelle à fouiller dans vos placards, dans ceux de vos parents ou de vos grands parents, de vos amis, car on a retrouvé chez des femmes féministes qui avaient été dans le mouvement féministe ou dans le mouvement gay et lesbien des archives qu'elles avaient gardé dans leurs placards. Surtout ne jetez pas les tracs, ne jetez pas les préparations de réunions ou même des photos qui vous paraissent banales, car tout cela est un matériel important pour faire de nouveaux films, par exemple.

"*Debout !* » est une histoire du mouvement de libération des femmes de 1970 à 1980. Il donnera lieu à une deuxième partie quand on trouvera les fonds pour le faire. Vous allez voir un extrait qui concerne le mouvement gay et lesbien en France et en Suisse, puisque le film est à l'image de la réalisatrice franco-suisse. Nous allons donc passer d'un côté et de l'autre de la frontière. D'ailleurs vous ne vous en rendez peut-être pas compte, à part une pointe d'accent suisse qui vous fera penser qu'on est passé de l'autre côté. Ce qui est intéressant dans cet extrait c'est que nous avons différents points de vue, celui de Christine Delphy, celui de Marie-Jo Bonnet et d'autres femmes. Certaines ont continué à militer dans des groupes mixtes, en se faisant traiter de traîtresses, d'autres ont préféré des groupes séparatistes ou radicaux. Toutes les mouvances existaient. Et c'est intéressant d'entendre ces femmes parler ce qui s'est passé, à la lumière de ce qui se passe maintenant.

En CONCLUSION

Je voudrais remercier, ce que je n'ai pas fait au début, les *UEEH* de m'avoir invitée à faire cette présentation. Puisque c'est la deuxième fois que je viens aux *UEEH*. Je suis venue à la première *UEEH*, je ne me souviens plus de quelle année c'était mais il me semble que c'est bien vieux, ... 79 donc. Cela nous ramène en arrière. Je remercie également la régie pour avoir bien voulu nous aider à caler tous ces extraits, parce que ce n'est pas facile, on change à chaque fois de format. Je remercie aussi les traductrices en langue des signes qui malgré la rapidité, la complexité de la traduction, ont l'air de très bien s'en tirer. Et les traducteurs en anglais, je ne les entends pas mais je pense qu'ils sont en train de travailler également. Nous avons, je crois, une partie échange avec la salle. Il faut peut-être juste préciser que vous pouvez, si vous êtes intéressés, que nous avons un site (www.casdb.org) qui pour l'instant est en construction, mais vous avez nos coordonnées. On met à votre disposition un catalogue des vidéos du centre, et également, sur rendez-vous pour les journalistes, les étudiants et les chercheurs. On vous accueille dans nos locaux pour visionner, pour vous aider dans différentes recherches.

Sandrine DECHAUME : Merci Nicole. Et merci au *Centre Simone de Beauvoir*. Merci aussi d'avoir remercié les interprètes et les traducteurs qui sont en cabine..... Oui, j'aurais pu le faire au début. Tout de suite, y a-t-il des questions de la salle ? Pas forcément des questions, mais aussi des commentaires, des remarques ?

X : Puisqu'il faut toujours se sacrifier pour la première question, je me lance..... En fait ce n'est pas tellement une question, c'est plutôt une réflexion que je me fais souvent quand je suis à l'*UEEH* mais aussi dans d'autres milieux, lesbiens, homosexuels et mêmes féministes. C'est justement cette évolution dans le type de revendication et dans le type d'analyse. Alors c'est tout à fait évident en ce qui concerne le mariage. Cela me frappe toujours.

Du Mariage à la REVENDICATION

Je suis restée une militante anti-mariage comme il y a longtemps (cela ne me rajeunit pas), et c'est effectivement quelque chose qui m'interroge que le fait qu'aujourd'hui la revendication du mariage pour les gays et pour les lesbiennes (je crois d'ailleurs que c'est plus une revendication gay que lesbienne) soit passée aussi facilement. Je comprend très bien l'argumentation de l'égalité des droits, ce qui me pose problème c'est qu'il n'y a plus ou peu de débats. Comme si c'était une évidence que ce soit une bonne chose. Pour moi, ce n'est pas une évidence. Et je crois que l'analyse qui était faite, ce qui était dit de façon un peu provocatrice dans le premier film sur le fait que nous n'allons pas nous préoccuper de l'héritage puisqu'on n'a pas d'héritage à transmettre, je comprends qu'on veuille avoir des enfants et transmettre quelque chose. D'ailleurs il me semble que la transmission de l'histoire me semble plus importante que celle du patrimoine, mais c'est plutôt de cela dont on se préoccupe actuellement. Là-dessus il n'y a plus tellement d'interrogations. Et ce n'est pas le fait qu'on ne soit pas d'accord, c'est le fait qu'il n'y a plus de débat qui m'interroge. Alors qu'à l'époque, de façon très provocatrice, on posait au moins les problèmes.

Mais il y a eu une autre chose qui m'a frappée là-dedans, dans la première manifestation qu'on voit, on voit une femme qui tient un panneau avec dessus trois espèces de mannequins disant "nous ne sommes pas des poupées". Cela me fait penser à un atelier que nous avons fait hier à l'*UEEH* sur l'image des femmes et des lesbiennes dans la publicité, j'avais vraiment l'impression quand je voyais ces trois images qui n'étaient pas des lesbiennes, que maintenant on refait des images de lesbiennes pour un public lesbien (c'est un marché, moins intéressant que celui des gays, heureusement), mais on utilise exactement le même type d'images en se demandant quelle est la bonne représentation des lesbiennes pour la publicité pour faire vendre. Ce n'est pas du tout la question de savoir quelle est la représentation des lesbiennes, par exemple dans les films, question qui, je crois, serait intéressante, mais il s'agit de faire vendre des voitures, de l'alcool, des vacances, des choses qui n'ont parfois aucun rapport avec l'homosexualité, avec le lesbianisme ni avec une vie telle qu'on l'imaginait à l'époque. Voilà, c'est cette évolution qui m'interroge chaque fois. Je sais bien que je suis une "soixanthuitarde" attardée, mais j'assume.

Jean-Michel GAMBIER : Je suis membre de la commission LGBT des Verts. Nous sommes à l'initiative de la décision prise par le conseil national des Verts demandant l'extension du mariage aux couples de même sexe. Pour vous répondre un peu du tac au tac, il s'agit d'un principe d'égalité des droits, et de lutter contre une discrimination qui est à partir du moment où le mariage existe et est défini de manière légale, il n'y a pas de raison d'en exclure certains couples parce qu'ils sont constitués de deux

personnes de même sexe. Cela dit, nous n'invitons pas au mariage, nous n'incitons personne à se marier. Il existe maintes formes de vie sociales, de vies sexuelles, avec d'autres. Par ailleurs, dans cette délibération du conseil national des Verts, il y avait trois points. Et le premier, c'est que nous demandons l'extension du droit au mariage pour tous les couples, le mariage universel, mais les deux autres points traitent du Pacs (nous demandons des améliorations) et, à plus long terme, explorent certaines pistes sur l'évolution du mariage lui-même. Par exemple, l'âge minimum pour convoler, pour les filles, nous demandions qu'il soit fixé à dix huit ans, l'âge de la majorité légale, afin d'éviter les mariages forcés. On voit des jeunes filles livrées à des familles, notamment dans certaines cultures. Et bien, je constate que ce point va entrer en application puisque le gouvernement travaille dessus. C'est quelque chose qui se fera. Le mariage en lui-même, nous ne militons pas pour. J'ai été marié et j'ai divorcé, je sais ce que c'est. Mais à partir du moment où ce statut existe, il n'y pas de raison pour évincer certains couples.

Marc : Pour parler plus du sujet qui nous concerne, au niveau du film j'ai trouvé que c'était vraiment super fort et moi qui n'ait pas la culture des personnes qui parlaient, j'ai juste pu regretter de ne pas avoir les noms des femmes qui ont pris la parole dans certains extraits. C'est surtout de connaître un peu l'histoire.

Nicole FERNANDEZ-FERRER : On a choisi de garder les vidéos telles qu'elles avaient été fabriquées à l'époque, mais sur les DVD on va mettre les noms des personnes qui interviennent puisqu'il y avait, par exemple, Georges Lapassade, Guy Hocquenghem, Catherine Deudon, des personnes qui sont connues du grand public ou d'un certain public. Mais on ne voulait pas que cela apparaisse sur les vidéos puisqu'à l'époque les personnes qui ont fabriqué les films, qui les ont réalisés, ne souhaitaient pas qu'on mette les noms des personnes un peu connues qui intervenaient. Mais pour l'histoire, c'est vrai que c'est important de le savoir. On le fera mais uniquement sur les DVD qui seront réalisés d'ici la fin de l'année ou de l'année prochaine, et qui devraient aussi au moins être sous titrés en anglais, en espagnol et on essaiera en portugais.

DROIT, PATRIMOINE et MEMOIRE

Pour revenir, et je parle en mon nom propre, sur le mariage. Je ne pense pas qu'il y ait de contradictions fondamentales entre les luttes qui étaient menées à l'époque et le fait que des personnes revendiquent maintenant le mariage. Je pense que les deux ont leur place, ce n'est pas forcément contradictoire. Ce qui serait gênant, c'est si il y avait effectivement une incitation de la part de groupes militants homosexuels à ce que le mariage devienne une espèce de conformité nouvelle pour les gays et les lesbiennes. Mais je ne le vois pas comme ça. Effectivement, il faut continuer à réfléchir, et peut-être que la réflexion s'est un peu endormie, on va dire. Mais il ne tient qu'à nous de la réveiller, et donc d'y travailler ensemble. Et pour finir, j'aimerais revenir un peu sur le terme de "patrimoine" qu'on a employé, c'est à propos du patrimoine immobilier et mobilier du couple. J'y reviens sur le patrimoine de notre histoire et je pense que c'est important aussi, puisqu'il y a des personnes politiques qui sont ici, de se faire le relais du fait que nous avons besoin de beaucoup d'argent pour restaurer tous ces films, ces photos, pour les conserver et les dupliquer. Et cela pourrait être une revendication sur un autre patrimoine qui est différent du patrimoine que peut créer un couple marié ou pacsé. Mais de mettre en avant ces revendications en matière d'histoire audiovisuelle du mouvement.

Christian COUDOURET : Bonjour. Je fais partie de l'association culturelle des lesbiennes et des gays sourds de France. J'en suis le trésorier général. J'ai vu que vos informations étaient très intéressantes sur les gays et sur les lesbiennes, mais tout cela est en rapport avec les personnes entendantes, et il y a toute une différence avec les sourds et les personnes handicapées.

EVITER les EXPRESSIONS MALADROITES

Par rapport à la race aussi, à une façon de vivre qui est différente. Et peut-être qu'il faudrait penser à des informations à ce sujet. Par exemple, il y a des personnes qui ont la peau blanche ou des habitudes particulières, et des personnes qui ont la peau noire, qui sont handicapées, elles sont discriminées, elles subissent des discriminations. Et il y a vraiment une différence entre les deux. Les personnes gays ou lesbiennes normales peuvent participer au débat, mais les personnes handicapées ont d'autres problèmes, c'est difficile de répondre à tout cela, et du coup on est frustré. Il manque de la communication. Et je voudrais rajouter que le gouvernement français n'est pas du tout au courant et ne comprend pas les sourds, les handicapés gays et lesbiens. Tout le monde pense que la surdité est une maladie, souvent on nous présente les personnes normales, et les personnes gays, lesbiennes, les personnes blanches, et après, une fois qu'on regarde les handicapés c'est un autre monde. C'est aussi important de montrer cela aux politiques, car ils sont un peu dans le flou. Et aussi de la même manière, il y a un autre problème qui est sous-jacent à tout cela, c'est qu'il y a vraiment une différence dans la façon de s'exprimer aussi. Des fois il peut y avoir des problèmes d'expressions maladroites. Cela dépend des situations. Par exemple, lors de conférences et quand le public est essentiellement composé de femmes et que la personne qui fait la conférence est un homme, ce n'est vraiment pas adapté. Il faut effectivement, alors que dans le public il n'y a que des femmes, que la personne qui intervient soit une femme. Et vice versa avec les hommes. De la même façon, pour un public sourd il faudrait un conférencier sourd, et de la même façon pour un public noir un conférencier noir.

Nicole FERNANDEZ-FERRER : Je voulais préciser que j'ai oublié les sous-titrages français pour les films francophones. Justement nous en avons discuté, et toutes les vidéos seront sous-titrées afin qu'elles soient accessibles à tout le monde. Ce qui n'était pas le cas aujourd'hui. Mais comme nous sommes actuellement est en pleine restauration.....

SAUVEGARDER notre MEMOIRE

Florence FRADELIZZI : Je voulais dire que je suis programmatrice de deux festivals de cinéma gay et lesbien (un à Paris et un autre à Marseille) sur les différentes sexualités, et préciser par rapport à l'archivage des films et à leur conservation que de plus en plus les films sortent en DVD, en cassette ou autres. Et, en fait, les films qui sortent sont souvent ceux qui expriment soit une pensée dominante, soit une image des gays et des lesbiennes assez édulcorée, celle qu'on veut bien être dans ce que j'appellerais dans la mono culture. Cependant, la conservation des archives, quelles qu'elles soient, est importante. C'est-à-dire aussi bien des cassettes que des films enregistrés à la télé. Effectivement, il existe maintenant des moyens de tout mettre sur DVD. Souvent on pense que ce n'est pas grave car ils vont sortir dans le public, c'est vrai qu'il y a une multiplication des éditions, ces éditions ne sont qu'une partie infime de la représentation audiovisuelle de ce qui existe. Au *Festival Gay et Lesbien de Paris* on essaye de garder toutes les copies, on ne peut pas toujours. On essaie aussi de garder les témoignages, de mettre des personnes en relais, mais c'est très important qu'individuellement vous le fassiez, que par le relais du *Centre Simone de Beauvoir* ou par d'autres groupes qui se créeront il y ait des fonds qui circulent. Il y a maintenant Internet, on pourra créer des endroits où se trouvent les films. Et qu'il y ait une sorte de maison du documentaire, une maison des films gay, lesbiens, bi, trans qui soit relayée internationalement par l'Internet, par des maisons ou autres structures qui feraient que certaines images ne disparaissent pas. C'est important de le dire aujourd'hui, car chacune et chacun, à titre personnel, on peut oeuvrer pour une mémoire.

Nicole FERNANDEZ-FERRER : Si vous n'avez plus de question pour moi, je vous remercie de votre attention, et vous invite à nous contacter. Je reprend ce que disait Florence, des films même s'ils ne sont pas français ou européens, nous sommes aussi aptes à trouver les coordonnées, dans la mesure du possible. Donc n'hésitez pas à vous adresser à nous si vous avez des recherches à faire. Merci.

FEMINISME, ESCLAVAGE et RACISME

Sandrine DECHAUME : Nous allons donc enchaîner. Nous parlions de conférence et je repensais, quand tu disais que les **Dilors (Dealers ?)** avaient organisé des conférences aux Etats-Unis et qu'ils insistaient beaucoup pour que, s'il y avait beaucoup d'afro-américains dans la salle que la conférencière soit afro-américaine, pour que les femmes blanches qui venaient en soutien aux afro-américaines restent en retrait. Ce sont des questions que nous allons pouvoir aborder, et en tout cas réfléchir à la question de ce que ça fait quand on est une minorité dans la minorité. Et donc le thème de ce deuxième panel « identités plurielles » pour lequel je convie à venir à la tribune Elsa Dorlin et Jean Paul Rocchi.

Elsa DORLIN : Bonjour. J'ai intitulé mon intervention "How to be a black féminist ?". Je suis peut-être un peu trop blanche pour faire ce type d'intervention, mais on va voir après ce que ça signifie. Je vais essayer de vous donner quelques éléments historiques sur la constitution du mouvement féministe afro-américain, et ensuite dire deux mots sur les raisons pour lesquelles finalement je ne vous présente pas l'histoire d'un mouvement féministe francophone antillais. Et enfin, j'essaierai d'analyser avec vous, et ce sera peut-être l'objet de la discussion ensuite, les outils théoriques et les stratégies de lutte qu'on peut tirer du mouvement afro-américain féministe.

Du MOUVEMENT FEMINISTE AFRO-AMERICAIN ?

Alors pourquoi je prends le mouvement féministe afro-américain et pas un mouvement francophone antillais ? Parce qu'il n'a pas existé au même titre que le mouvement aux Etats-Unis, et pourtant je pense que c'est une cécité totale du mouvement féministe français de ne pas avoir vu ce qui se passait en Guadeloupe, en Martinique et en Guyane au moment des mobilisations (dans les années 70 et 80) de féministes antillaises. Il y a une immense littérature féministe antillaise, et à ce propos je me permets juste de citer Maryse Condé ou **Simone Quarda** qui ont écrit des romans féministes sublimes, qui peuvent constituer les bases pour étudier un mouvement féministe antillais.

Sur le *Black Feminism*, il faut revenir au milieu du XIX^{ème} siècle, au moment de l'émergence des mobilisations féministes pour le suffrage féminin. A ce moment là, dans les années 1850, des militantes afro-américaines, anciennes esclaves ou descendantes d'esclaves, ont milité avec des féministes blanches pour le suffrage féminin, mais elles ont été confrontées au racisme non seulement de la part des détracteurs misogynes de la revendication pour le droit de vote des femmes, mais aussi celui d'une partie des militants abolitionnistes et féministes. De ces grandes figures afro-américaines, la plus connue est celle de **Jona Strouss** qui, ancienne esclave, fut l'une des plus grandes militantes féministes pour le suffrage féminin, et notamment pour les droits civiques. A ce moment là, si nombres d'associations pour le suffrage des noirs s'unissent aux associations pour le suffrage féminin, vous avez très vite une scission au sein de ces associations puisqu'une partie des militantes féminines considèrent que les femmes ont une priorité sur les noirs en ce qui concerne les droits politiques. Autrement dit, pour certaines militantes féministes (et pas des moindres puisqu'il s'agit notamment d'Elisabeth Stanton qui est une des grandes féministes américaines, une des fondatrices du mouvement féministe américain), considèrent que les épouses de citoyen de race anglo-saxonne doivent passer avant les esclaves noirs ou les

émigrés irlandais à peine débarqués et totalement illettrés. En ce qui concerne donc les droits civiques et les droits politiques, on va avoir selon des arguments totalement racistes, une scission à l'intérieur du mouvement féministe entre celles qui défendent la priorité des femmes blanches sur les noirs, et une autre partie du mouvement qui va continuer à se battre pour les deux revendications, c'est-à-dire à la fois le suffrage des anciens esclaves et le suffrage féminin. Donc la question du racisme au sein des groupes féministes est complexe. Et le *Black Feminism* naît de ce constat du racisme dans une partie du mouvement féministe. Je peux vous citer deux ou trois exemples sur la façon dont des grandes figures du mouvement féministe américain ont exclu de leurs rangs des militantes féministes noires, sous prétexte qu'il fallait mieux qu'elles aillent militer dans des associations de femmes noires plutôt que dans des associations féministes de femmes blanches. Vous avez, ainsi, cette déclaration d'une grande féministe, à propos d'une militante noire : "*Madame Rufin appartient à son propre peuple. Là, elle sera un leader, pourra faire beaucoup de bien. Mais parmi nous, elle ne peut que créer des problèmes*". Voilà toute l'ambiguïté de l'émergence de ce mouvement féministe américain. Ce qu'on montrera, à partir de ces premiers temps du féminisme américain, une partie des chercheuses afro-américaines féministes (et une des plus importantes est une historienne, [Azelle Karvi](#)), c'est que l'opposition entre hommes et femmes avait été (en ce qui concerne les premiers temps du féminisme américain) plutôt secondaire par rapport à une opposition massive entre les femmes blanches d'un côté et les femmes noires de l'autre.

CONTRE une IGNORANCE FEMINISTE

Quand on arrive vers les années 70, au moment de la seconde vague du mouvement féministe, des militantes afro-américaines vont au nom de cette histoire oubliée ou mésestimée du racisme au sein du féminisme prendre à partie les militantes féministes blanches et dénoncer leur ignorance, leur indifférence quant à la domination spécifique qu'endurent les femmes noires. Comme, par exemple, le [Comba River Collectiv](#), groupe lesbien radical des années 70 qui va dénoncer l'ignorance et l'indifférence des féministes blanches à l'égard de la condition des femmes noires, et notamment de l'imbrication de l'expérience du sexisme et du racisme, et refuser la stratégie du séparatisme lesbien selon l'idée que le séparatisme lesbien prôné par des groupes lesbiens essentiellement composés de femmes blanches mésestime le fait que les femmes noires sont davantage traitées de "sales négresses" plutôt que de "sales lesbiennes". Comme [Audrey Lords](#) (dans "*Sister Outsider*") qui raconte que son fils est le bouc émissaire à son école, alors qu'il est âgé de dix ans, non pas parce que sa mère est lesbienne mais parce qu'elle est noire.

Sur [Comba River Collectiv](#), pour être plus précise je dirais que l'idée est que pour ce collectif le séparatisme lesbien définit l'oppression des femmes comme étant essentiellement une oppression de genre et de sexualité, mais cette définition dénie les facteurs de classe et la structure raciste de ce sexisme et de cette homophobie. Autrement dit, le [Comba River Collectiv](#) va refuser le séparatisme lesbien en solidarité avec l'expérience du racisme que subissent hommes et femmes de la communauté noires. Cela va être un choix politique que d'affirmer ne pas utiliser comme stratégie de lutte le séparatisme puisque l'expérience du sexisme et de l'homophobie est totalement structurée et modelée par le racisme même. Un des exemples les plus intéressants, les plus parlants c'est le fait d'aller dire à un esclave vivant au début du XIX^{ème} siècle ou à un noir du Mississippi des années 40 qu'il est actif, phalocrate, autonome, qu'il détient le pouvoir et que la société est à son image, et on voit comment cette considération générale peut être problématique. C'est-à-dire que là il faut totalement modifier notre appréhension de la domination de genre, et essayer de la complexifier au regard de l'imbrication des rapports de domination.

C'est par rapport à l'ensemble de ces éléments problématiques, à la fois l'histoire du mouvement féministe américain, de ses rapports avec le racisme en son sein, et aussi de l'imbrication des rapports de domination sexisme/racisme que le féminisme américain nous apporte les outils théoriques et pratiques les plus intéressants. On a parlé d'une révolution black féministe tellement les grandes figures du *Black Feminism*, ([Azelle Karvi](#), [Audrey Lord](#), [Patricia Ulcolis](#), [Angela Davis](#)) mirent un pavé dans la mare sur le féminisme de la seconde vague. Ce que l'on peut appeler le féminisme de la troisième vague.

L'ORIGINALITE de la PENSEE FEMINISTE AFRO-AMERICAINE

L'idée est vraiment de rejeter une conception des rapports de genre qui est centrée sur la seule analyse de la condition des femmes blanches occidentales. Ce que les féministes afro-américaines dénoncent auprès des féministes blanches, c'est le fait qu'elles ont confondu le principe de la domination de genre et ce qui est l'une de ses modalités historiques et sociales. Autrement dit, il ne faut pas confondre l'expérience du sexisme des femmes blanches de la middle-class et la domination de genre en général. Je vais essayer de montrer comment la domination de genre utilise et se module d'une multitude de façon, quitte d'ailleurs à produire des catégories du masculin et du féminin tout à fait différentes de celles que nous avons coutume de dénoncer. A savoir les catégories formatives du féminin et du masculin, qui sont des catégories opposées, dichotomiques : féminin/masculin, force/faiblesse, raison/sentiment..... Or ce que vont montrer les féministes afro-américaines c'est que cette division dichotomique n'est que l'une des modalités de la domination de genre, et qu'en ce qui concerne les femmes noires les discours et les techniques de domination vont utiliser d'autres formes de catégorisation et de normalisation des corps qui ne passent pas par cette dichotomie force/faiblesse, féminin/masculin, raison/sentiment.

Quand on s'attache à l'analyse de la condition spécifique des femmes noires, on remarque que historiquement le rapport de pouvoir dont elles ont été l'objet les a totalement exclues d'une norme du féminin. Cela signifie, par exemple, qu'aux Etats-Unis, tout au long du XIX^{ème} siècle (en plein esclavage et durant la période ségrégationniste) on assiste à une définition normative de la féminité, associée à des valeurs comme la pureté, la piété, la sensibilité, la pudeur, l'instinct maternel et l'empathie. Cette définition normative de la féminité représente bien la quintessence de la féminité, de la nature féminine, de la femme. Pour autant elle a pour fonction, entre autres, d'exclure totalement les femmes noires. On remarque dans l'idéologie dominante et dans les discours racistes (notamment dans les Etats du Sud) qu'elles sont considérées comme viriles, brutales vulgaires, lascives et traitant leurs enfants comme on traite du bétail, comme ayant un instinct maternel inexistant. Nous avons là non pas une domination de genre qui s'effectue avec un système dichotomique (les hommes/les femmes, le masculin/le féminin, la force/la faiblesse) mais une domination de genre qui utilise une myriade de techniques de normalisation des corps, qui va s'abattre sur les femmes blanches, les femmes de la classe dominantes dans une société raciste, et qui produit une norme de la normalité qui est tout aussi répressive et violente que n'importe quelle autre. Sur les femmes blanches, toute une gamme disciplinaire va s'abattre, éducation extrêmement rigoriste, culte de la virginité, assignation à l'hétérosexualité reproductive, une politique nataliste, des traitements des pathologies dites féminines (hystéries....). Et pendant ce temps, à l'encontre des femmes noires vous allez avoir d'autres normes qui vont s'abattrent. Des normes "racisées" de la féminité qui postulent que les femmes noires ne sont pas des femmes puisque brutales, viriles, vulgaires, lubriques et qu'elles ne sont pas des mères. L'apport du *Black Feminism*, à partir de l'analyse de l'esclavage et de l'histoire du féminisme, fut de montrer que la domination a plusieurs techniques, plusieurs modalités d'application, qu'elle produit plusieurs catégories du masculin et du féminin.

L'intérêt D'EXCLURE les FEMMES NOIRES de cette norme de la FEMINITE

Au sens de savoir quelle est la fonction idéologique, la fonction matérielle de cette exclusion. Elle est, dans une certaine mesure très claire. Exclure les femmes noires de cette norme de la féminité permet précisément d'assurer la production et la reproduction de cette féminité blanche. C'est-à-dire que si vous avez une norme qui indique le teint rose, la taille serrée dans un corset, les cheveux bien coiffés, les mains blanches immaculées, la bouche pulpeuse pour embrasser les enfants blondinets et charmants, il faut qu'il y ait une femme qui s'occupe de la lessive, du ménage, de ranger, de faire à manger. L'esclavage des femmes noires, notamment dans l'espace privé des femmes blanches du Sud, a pour fonction la production et la reproduction d'une féminité blanche. Cela permet d'assurer les conditions matérielles de cette norme de genre. En appui à cette idée, il a été analysé (notamment par Angela Davis) l'idée selon laquelle on dénie aux femmes noires le fait qu'elles avaient un instinct maternel. Angela Davis dans son fameux livre "*Femme, race, classe*" explique ce déni de l'instinct maternel chez les femmes noires au moment de l'esclavage a permis, d'un point de vue purement idéologique, d'enlever les enfants des femmes esclaves, de les vendre, et de justifier par là même l'idée que les femmes esclaves n'étaient pas capables d'élever des enfants, voire même dangereuses pour leurs propres enfants. Et vous avez toute une justification, tout un dispositif idéologique qui permet de moduler une opposition raciste entre des groupes générés.

Ce premier élément d'analyse permet de comprendre comment on peut avoir différentes normes de genre, non seulement masculin/féminin mais aussi des normes de genre racisées. Et pour continuer sur cette analyse, je dirais qu'une autre grande féministe afro-américaine, **Patricia Ilcolisne**, a analysé les stéréotypes contemporains de cette opposition entre femmes blanches et femmes noires, notamment aux Etats-Unis. Pour cela, elle s'appuie sur plusieurs stéréotypes de la femme noire, notamment un stéréotype ancien que nous connaissons tous, celui de la mamma (voir le film "*Autant en emporte le vent*" où on voit cette femme noire, corpulente, joviale, sympathique). Et **Patricia Ilcolisne** explique à propos de la mamma comment on assiste à une déféminisation de cette femme qui est à la fois sympathique, joviale et complètement déssexualisée, voire même virilisée à outrance. Et c'est ce processus de virilisation qui exclut ces femmes de la féminité et les assigne à un rôle de reproduction des conditions matérielles des femmes blanches, ou des stéréotypes.

D'autres stéréotypes sont analysés par **Patricia Ilcolisne**, et un particulièrement m'intéresse, celui de la "Jezabelle". Et là je vais m'aventurer sur le terrain très contemporain des stéréotypes racistes des femmes. La figure contemporaine de la "Jezabelle" est cette femme ultra sexy, ultra pulpeuse des clips de rap, de gangsta rap. Stéréotype extrêmement récurrent. On pourrait objecter qu'ici nous n'avons pas à faire à un processus de virilisation, mais bien au contraire de sur-érotisation du corps féminin noir. Cependant, même si effectivement le modèle de cette femme est sur-érotisé, cette sur-érotisation l'exclut d'une norme de la féminité plutôt réservée, énigmatique, sensuelle. La femme est ici tellement ultra sexy, ultra "chaude" qu'elle est en dehors de la féminité. Et le plus étonnant, dans une certaine façon, est d'expliquer comment ce stéréotype est repris par des représentants ultra militants de la communauté noire américaine, et notamment des ghettos, de la part de groupes de rap très militants qui viennent des ghettos et qui pour autant peuvent avoir des discours politiques extrêmement intéressants sur la question du racisme dans la société américaine, mais qui sur la question du sexisme sont totalement dans la reproduction de stéréotypes extrêmement problématiques.

Pour comprendre cette mise en scène de stéréotype de genre, de cette imbrication du racisme et du sexisme, que les hommes noirs au moment de l'esclavage ont été complètement efféminés. On les considérait à la fois comme des bêtes, et comme des individus efféminés, lâches, peu courageux, infantilisés, sur lesquels on ne pouvait pas avoir confiance, qui étaient totalement dans un état de minorité. C'était un discours idéologique dominant. Vous aviez à la fois une bestialisation, une exclusion par l'animalité, et une efféminisation qui permettait d'exclure les esclaves de la cette norme de la virilité. On observe la même chose dans l'Inde coloniale où le Bengali Babou est complètement efféminé, notamment en comparaison avec le gentleman anglais chevaleresque qui vient mettre en ordre la société indienne, et qui vient satisfaire sexuellement les femmes indiennes qui, du coup, ne sont pas sexuellement satisfaites par ces Bengali Babou très efféminés et très lâches, avec toutes les métaphores sexuelles que cela peut avoir.

En CONCLUSION

Mon propos est de montrer que la façon dont cette histoire de l'esclavage et du racisme en utilisant le rapport de genre comme un opérateur de la domination a également déterminé la façon dont un discours revendicatif contre le racisme peut être un discours sexiste. C'est à dire que pour témoigner de son autonomie et de sa virilité, on va être tenté d'utiliser des stéréotypes sexistes qui attestent de la virilité, notamment des hommes noirs. On voit toute la difficulté de l'imbrication du sexisme et du racisme, dans le mouvement féministe. Et il me semble que le mouvement féministe français doit régler ses comptes avec le racisme tant ce n'est pas encore fait, à la fois sur l'imbrication du sexisme et du racisme.

Le point qu'il faut retenir, c'est la façon dont la domination produit des catégories à outrance, qu'il n'y a pas de limites, il ne faut pas s'en tenir à une dichotomie, il y a toute une gamme de catégories de genre. Autre point, c'est que l'un des effets pervers de la domination de genre et notamment du racisme, c'est de déterminer les dominés eux-mêmes à se libérer par les catégories de la domination, c'est-à-dire par des stéréotypes sexistes et/ou racistes. En conclusion, je reviens à cette idée développée par Audrey Lord qui affirmait qu'il ne fallait pas dire "je suis" mais "je suis en train d'être". En fait, j'aurais dû intituler mon intervention non pas "How to be a black feminist ?" mais davantage "Being a black feminist". Et vous pouvez toutes être une black feminist.

DIFFERENCIATION RACIALE dans les QUESTIONS de GENRE et les SEXUALITES

Jean-Paul ROCCHI* : Il y a beaucoup de choses dont Elsa vient de parler et que l'on retrouvera dans ma présentation. Même si je souhaitais intervenir davantage sous l'angle de la différenciation, sur la façon dont on crée de la différence, de façon artificielle. Si, à chaque fois, il y a du racisme dans les question de genre, s'il y a de l'homophobie dans les approches noires diasporiques afro-américaines, c'est parce que toutes ces questions participent d'un mouvement qui les dépasse dans une certaine mesure, qui est la création, sans arrêt, de la différence, même quand on arrive à faire reculer certaines idées. Avant d'enter dans le détail de ma présentation, je voudrais revenir sur la pertinence d'avoir des conférenciers de la même couleur de peau ou de la même identité que l'assistance. Que vous soyez majoritairement blancs et majoritairement des femmes ne me gêne pas. Ce qui est bien, c'est d'avoir à l'esprit que les identités sont des constructions qui dépendent de positions, et ce qui est important c'est la conscience de position. Ce que je vois dépend de ma situation dans l'espace. Je crois que c'est une façon d'envisager les identités sous une certaine forme. La recherche en études gay et lesbiennes a apporté l'idée d'une identité qui ne soit pas une essence, c'est-à-dire qui aurait une permanence dans le temps. Tout cela dépend des situations et des positions des individus. Je crois qu'il est important de le rappeler.

Et puisqu'on parle de situation, je voulais remercier les organisatrices des *Universités d'Eté*, et notamment Sandrine Dechaume pour m'avoir invité. Parce que c'est une très belle occasion qui associe à la fois la représentation nationale, la représentation départementale, le monde associatif et politique, et la communauté homosexuelle. Nous avons eu les politiques qui se sont exprimés en début de journée, et au-delà du symbole, des incantations à l'unité, je crois qu'il est bon aussi de se rappeler que si les passerelles entre le monde politique, le monde associatif et la recherche en science humaine sont nécessaires, les temps d'action ne sont pas les mêmes. Ce sont des relations qui doivent être négociées. En tant qu'enseignant/chercheur, le premier espace de transformation sociale (quand on travaille sur les homosexualités en sciences humaines) sont les colloques, les lieux d'expression de la recherche mais aussi les salles de cours, les gens auxquels on s'adresse. Car la finalité c'est de faire bouger les choses. C'est ce que j'essaie de faire modestement, sur les deux plans. Celui de l'enseignement et celui de la recherche.

La RECHERCHE sur les QUESTIONS D'HOMOSEXUALITE

En la matière, il y a le problème de la légitimation scientifique et institutionnelle d'un champ qui émerge. Quand on parle, par exemple, des queer studies, des gender studies, il faut bien voir que cela génère une rupture, une dynamique de subversion. Ensuite, on peut s'interroger quant à savoir si cette dynamique va être poursuivie ou pas. Pour revenir sur le *Black Feminism*, quand vous pensez à une discipline comme la psychanalyse, au début elle était subversive, elle se détachait de la biologie, de la rationalité de la biologie, puis a connu des évolutions notamment sur la question de l'homosexualité. Le féminisme américain des années

*

Jean-Paul Rocchi est Maître de Conférences à l'Université Paris-7-Denis Diderot où il enseigne la Littérature américaine et notamment la représentation de l'homosexualité africaine américaine. Membre de plusieurs groupes de recherche dont le CIRNA (Paris 7), le Collegium for African American Research (CAAR), il est l'auteur d'une thèse sur James Baldwin ("Ecriture et Identité", Paris IV-Sorbonne, 2001), écrivain auquel il a également consacré plusieurs articles. Ses champs de recherche comprennent les Etudes africaines-américaines et les Etudes gay, lesbiennes et queer. Il a récemment rédigé plusieurs entrées du *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes* (Larousse, 2003) dont "Identité" et "Psychanalyse" ainsi que les articles suivants: "Le 'sang-mêlé', le fantasme et l'homosexualité: étude d'une analogie freudienne à trois termes" (in Michel Prum, dir., *Sang impur, Autour de la race*, L'Harmattan, 2004), et "Landmarks for a Study on Violence, Madness and the Cultural Trope of American Interracial Sadoomasochism" (L'Harmattan, à paraître sept. 2005). Il a également dirigé le numéro *L'objet identité: épistémologie et transversalité* pour *Les Cahiers Charles V*, la revue d'études anglophones de l'Université Paris 7 (à paraître en mars 2006), avec plusieurs contributions dans les champs des études des genres, des études queer et africaines-américaines.

70 a également connu ce type de progression. D'abord, cela a été une coupure, puis petit à petit on a commencé à penser la critique du patriarcat (du système patriarcal) comme étant quelque chose d'invariant, de trans-historique, quelque chose qui ne bouge pas au mépris du ressenti, de l'expérience des femmes noires américaines. Cela a été aussi le cas, dans une certaine mesure, de certains discours noirs militants, des mouvements tels que celui de la négritude, qui étaient des mouvements subversifs, voire révolutionnaires et qui ont reproduit le cadre hétérosexiste qu'ils prétendaient dénoncer. L'hétérosexisme et le racisme, ça va de pair. Quand on étudie la lecture critique de la théorie freudienne qu'ont faite des théoriciens queer (Judith Butler, Lee Edelman), on s'aperçoit qu'il y a des points aveugles, notamment sur tout ce qui touche à la question de la race.

Et donc, quand on fait de la recherche dans un domaine comme celui des homosexualités, en sciences humaines, on est confronté à ce type de problèmes. Une sorte de dérive, pas nécessairement organisée mais qui se produit très souvent. Et c'est souvent lié à la question de la place et de la légitimation institutionnelle. En d'autres termes, on ne peut pas s'occuper de la diversité, on ne peut pas s'occuper d'autres questions que la question principale car à ce moment là on va perdre en force, on va perdre en représentativité, et on va mettre en danger l'acceptation, la légitimation, l'institutionnalisation du champ, voire de la discipline. Donc, on peut finalement se retrouver dans une position paradoxale pour des champs de recherche, des champs de réflexion à la marge, on peut se retrouver dans des positions de repli identitaire. Et finalement, dans une certaine mesure, cela alimente la haine de l'autre. Car le mouvement reste toujours fragmenté, avec de multiples objets qui se font concurrence entre eux, et le système de domination principal, lui, reste en place. Tout à l'heure nous avons parlé de la domination masculine, on peut aussi, à cet égard, parler de la domination blanche. Je crois que ce sont des questions qu'il faut avoir en tête, et qui lorsqu'elles sont examinées reflètent la maturité d'un mouvement scientifique, associatif ou politique. La capacité à la critique, à la remise en cause.

De la DISJONCTION entre la QUESTION de RACE et les questions de GENRES ou de SEXUALITES

J'essaye de comprendre pourquoi il y a un repli identitaire, comment on peut éviter d'entrer dans une logique de fermeture. Et donc, avec un groupe de chercheurs européens, nord-américains et africains, on a essayé de réfléchir à cette question par une approche trans-disciplinaire. Pourquoi trans-disciplinaire ? Parce que même quand on s'inscrit dans une discipline ou une future discipline comme les études gays et lesbiennes, ce sont des disciplines qui sont héritières des disciplines précédentes. Et il y a une certaine logique de la pensée dont on ne peut pas s'extraire. C'est là où l'idée de transdisciplinarité est intéressante, car en confrontant deux disciplines et en voyant l'espace qui est créé entre les deux, finalement les écueils, les obstacles épistémologiques des disciplines en question sont mieux saisis. Cela facilite la réflexivité, cela permet de ne pas répéter les erreurs que je viens d'énoncer. C'est pourquoi nous avons essayé d'avoir une approche trans-disciplinaire sur la question de l'identité, et notamment sur les homosexualités, et essayé de voir comment les questions raciales pouvaient se combiner avec les approches féministes et lesbiennes, en tentant d'examiner les points aveugles de ce rapprochement.

Par exemple, l'une des approches qui ont été faites* fut celle de Rozena Maart (féministe sud-africaine qui est universitaire au Canada), et qui a beaucoup travaillé avec des organisations féministes canadiennes dans un programme de lutte contre la violence faite aux femmes. Elle s'est intéressée au racisme latent dans les organisations féministes canadiennes d'aujourd'hui. Nous ne sommes pas dans les tergiversations du *Black Feminism* des années 70 ou 80, c'est maintenant que cela se passe. A travers son étude elle montre, en fait, comment l'identité noire est subordonnée à la lutte anti-masculiniste, anti-patriarcale, et montre les limites de cet engagement intellectuel et politique. Dans un autre article de cet ouvrage que nous avons essayé de mener à bien, Sabine Broeck qui enseigne en Allemagne, s'est intéressée (et là on rejoint le propos d'Elsa) au rôle de la femme blanche dans les plantations d'esclaves au 19^{ème} siècle. C'est une question qui est encore maintenant très largement occultée par l'historiographie blanche américaine et féminine. Nous nous sommes donc surtout, jusqu'à maintenant, intéressés à la façon dont la femme noire était racialisée, les stéréotypes qui lui étaient accolés, les rôles qui lui étaient

* Dans "*L'objet identité : épistémologie et transversalité*", Cahier Charles V, université Paris 7-Denis Diderot

dévolus dans la sphère privée notamment. Et je crois que pour compléter ce qui a été précédemment dit, c'est une question qui est d'autant plus épineuse que quand on parlait de "l'absence" d'instinct maternel des femmes noires qui justifie le fait qu'on leur vole leurs enfants, il ne faut pas oublier en même temps que ces mêmes femmes noires esclaves étaient utilisées comme les mamies des enfants blancs de la plantation. C'est un système qui "racialise" les genres mais c'est aussi un système qui est complètement pathogène car on plaçait les gens dans une situation de contradiction totale. Si vous lisez, par exemple, Toni Morrison, c'est quelque chose qui vraiment saute aux yeux.

Dans ce travail que Sabine Broeck a entrepris, je crois que ce qui est vraiment très intéressant c'est d'examiner pourquoi le mouvement historiographique blanc américain, dans une perspective féministe, a totalement ignoré le rôle de la femme blanche dans le système des plantations d'esclaves. Pas seulement son rôle dans l'image stéréotypée de la "Southern lady", mais aussi les différentes positions ambiguës qu'elle devait négocier, sa participation à l'ordre patriarcal, et aussi une certaine intimité avec les femmes noires parce qu'il y avait une intimité de la sphère féminine qui était partagée. Il y a une autre approche dans ce travail collectif, celle de Michelle M. Wright qui à partir de sa position de lesbienne noire américaine analyse l'interaction entre le genre et la sexualité, puis l'interaction du savoir et du pouvoir, dans la construction des identités et notamment de l'identité noire telle que l'Occident l'a voulue. En fait, nous avons ici une autre perspective qui se dessine, ce n'est pas seulement la critique du féminisme ou des études gay et lesbiennes qui évacueraient ces questions qui sont un peu embarrassantes pour elle, notamment les questions raciales. Là on voit que, et c'est intéressant que quelqu'un qui s'identifie comme une lesbienne noire le fasse, il y a une autre position qui se dessine, la critique de l'homophobie et de l'hétérosexisme dans les nouvelles théories de l'identité noire. Si je prends les théoriciens noirs européens qui ont collé au modèle patriarcal hétérocentré, beaucoup ont refusé pour les mêmes raisons (ne pas affaiblir leur champ) de prendre en considération la représentation et les questions que d'autres identités (de genre et sexuelles) peuvent poser.

RACE, GENRE, SEXUALITE et PSYCHANALYSE

Dans le cadre d'un autre travail ("Etude d'une analogie freudienne à trois termes" in Sang impur, dirigé par Michel Prum et publié chez l'Harmattan en 2004), mon propos était de montrer comment un des plus puissants thèmes théoriques du XX^{ème} siècle avec lequel les homosexualités et les homosexuels ont des rapports complexes et ambivalents qui oscillent entre la compréhension et la normalisation, est le regard pathologisant. Il s'agissait donc de voir comment les rapports de la psychanalyse (qui pense la sexualité, qui se donne comme un système de pensée idéologique, qui réfléchit à la sexualité, et définit les identités de genre, la masculinité et la féminité) étaient en lien direct avec l'idée de race. Quand vous prenez l'article de Freud "*L'inconscient*" (*In Métapsychologie*, 1915), on peut lire que l'auteur décrit le fonctionnement psychique. A ce propos, il détermine trois systèmes : le préconscient, le conscient et l'inconscient. Et il dit qu'entre le préconscient et l'inconscient il y a des passerelles, que ce ne sont pas des systèmes distincts. Et pour bien montrer qu'il y a des passerelles et qu'il y a certaines manifestations (comme les fantasmes) qui peuvent apparaître ressortir du préconscient mais qui en fait ont leurs racines dans l'inconscient, il prend comme exemple celui du sang-mêlé. A savoir le métis le plus clair de peau, le métis qui est tellement blanc qu'il peut passer pour blanc. Et donc, Freud écrit dans cet article consacré à l'inconscient, comment fonctionne (selon lui) le système psychique de l'être humain : il y a des liens entre le préconscient et l'inconscient. Ce qui est intéressant, c'est que cette description du système psychique va ensuite donner lieu à la définition du fantasme. Et le fantasme va être une notion cruciale dans la définition des identifications et des désirs, et de leur mise en jeu dans le complexe d'Œdipe, et donc dans la définition des identités de genre et de sexualité. Ce qui montre bien l'interpénétration dans la psychanalyse freudienne de ces questions de sexualité et de genre, et des représentations raciales assez idéologiques et finalement racistes.

Finalement cela nous montre bien, aussi bien sur le plan des grands systèmes théoriques que sur le plan des disciplines et des différentes méthodes pour approcher ces objets, que nous ne pouvons pas penser (et ensuite agir dans l'espace social) les sexualités et les questions de genre sans penser la question de race. Et vice versa. Cela nécessite donc une approche globale des identités pour être, à peu près, efficace. Essayer de sortir de la logique de la différenciation. Elsa terminait son intervention par Audre Lorde, je pense à son alter ego masculin, américain lui aussi, James Baldwin qui a construit toute son œuvre sur cette idée, cette conception globale des identités.

Sandrine DECHAUME : Bien, après ces deux présentations, il y a des questions, des remarques ?

Marie : C'était une question pour Elsa, mais peut-être que cela concernera aussi les autres. Par rapport à cette question de comment étaient vues les femmes noires, qu'elles étaient vues comme de mauvaises mères (du point de vue des blancs). Aujourd'hui, dans les groupes de rap, les femmes sont vues comme des objets sexuels. Et là, c'est présenté par des hommes noirs. Je crois que la question de race rejoint autre chose qui est plus une question de classe, à savoir que les noirs ont la position qu'ils ont et ne sont pas reconnus. Que ce soit dans le féminisme ou ailleurs. Non pas parce qu'ils sont noirs, mais parce qu'ils sont une minorité en tant que classe sociale, et qu'ils sont descendants d'esclaves. Quand on parle du pompier polonais, ce n'est pas une question de race. Il y a autre chose derrière.

De la RADICALISATION des DIFFERENCES RACIALES

Elsa DORLIN : Tout à fait d'accord. Je suis très vite passée sur beaucoup de points, mais là nous sommes dans une structure sociale où on assiste à la radicalisation des différences sociales dans une société qui est structurée par une idéologie raciste, doublée d'une ségrégation sociale, d'une exploitation extrêmement rude issue de l'esclavage. Quand je parlais des types de races, c'était plus dans une perspective de croisement des études coloniales et post-coloniales, afin de montrer comment les histoires de ces différenciations sociales sont étroitement liées à l'esclavage ou à la ségrégation, ou (par exemple) dans le contexte français de la colonisation. Là, nous avons une configuration inédite qui fait que de la part des groupes dominés on assiste parfois à des stratégies d'émancipation ou de lutte qui peinent à se détacher de cette histoire coloniale ou d'esclavage qui n'est toujours pas réglé. J'essayais de dire, par exemple, qu'il y avait des choses très intéressantes sur la colonisation française dans des analyses qui croisent genre et post-colonialisme. Quand, pour prendre un exemple polémique mais assez parlant, on assiste à un discours tenu par certaines femmes musulmanes qui portent le voile, qui se déclarent féministes et pourtant d'un point de vue extérieur prônent une représentation de la féminité extrêmement traditionnelle, avec une certaine idée de la pureté, une certaine moralité. Pour autant, on a un discours très politique qui peut se revendiquer féministe, contre le racisme et la ségrégation, notamment des musulmans.

Là, et c'est pour cela que je prends sciemment cet exemple, on peut dire que le féminisme français n'a pas réglé ses comptes avec son propre racisme. On ne peut pas comprendre cette revendication un peu contradictoire si on n'a pas en tête cette histoire de la colonisation et la façon dont la domination coloniale a utilisé le rapport de genre pour dénier, notamment aux femmes algériennes, la féminité en les excluant dans la figure de la prostituée ou dans la figure de la fatma qui ressemble étrangement à la mamma des Etats du Sud de "*Autant en emporte le vent*". On voit comment ce déni de féminité peut devenir un enjeu de revendication dans le cadre d'une problématique post-coloniale. C'est évidemment une question de classe, mais la façon dont ça se dit prend acte de cette histoire de la colonisation qui n'est pas passée. Il est intéressant de voir comment sur l'esclavage et la colonisation, le rapport de genre fonctionne à plein dans ce déni. Et cela m'intéresse parce que cela a une utilité politique. Enfin, si on prend la fin du XIX^{ème} siècle français et les classes populaires, il y a une description par les médecins et les administrateurs des femmes ouvrières comme des femmes brutales, viriles ayant tous les attraits de la masculinité. On est dans un jeu très imbriqué entre genre, classe et race (au sens politique du terme).

Jean-Paul ROCCHI : Je voulais dire mon désaccord. Je ne suis pas du tout d'accord avec une lecture de ces questions qui hiérarchise, en fait, les questions de race et de classe. C'est un terrain très glissant. Et là, justement, nous sommes dans des logiques de différenciation dont on parlait, et on peut se souvenir de Franz Fanon qui dans "*Peau noire, masque noir*" rejette Jean-Paul

Sartre qui fait de la conscience noire une étape vers l'universalité de la classe sociale. On peut se souvenir que Steve Biko (le leader sud-africain) ne subordonne jamais la conscience noire et la question raciale dans le régime d'apartheid de l'Afrique du Sud à la question de classe. On peut se souvenir qu'aux Etats-Unis, c'est bien la race (et la réalité empirique qu'on voit de la race) qui a été déterminante. Il faut également se souvenir que c'est la couleur de peau, dans la Bible, le mythe de Cham qui d'ailleurs est un mythe très intéressant car il mêle la question de l'homosexualité. Ceci juste pour montrer cette imbrication et l'importance de la couleur de peau, La race n'est pas signifiante biologiquement parlant, mais la couleur de peau est forte de sens, investie de hiérarchie. Le mythe de Cham et de Canaan est un mythe qui a été utilisé depuis le début à la fin de l'esclavage pour le justifier par une lecture biblique orientée. C'est l'épisode où Noé et ses enfants arrivent sur le Mont Ararat, après le déluge, et là se produit l'inacceptable, son fils le voit nu et ivre (alors que la loi précise : "Tu ne verras pas la nudité de ton père"). La punition pour cette transgression majeure (qui est une belle transgression homo-érotique, celle du fils qui voit son père allongé dans une position de passivité) est la mise en esclavage de toute la descendance de Cham. Si la punition divine avait puni Cham, cela aurait mis Noé, le père, en position d'accusé potentiel. Mais de façon à préserver les choses, la punition va d'une génération à une autre. Et là, vous avez la conjonction de la punition de l'homosexualité et la couleur de peau par la position d'esclave. Car si Bible ne dit pas que les descendants de Cham sont noirs, toutes les lectures historiques pour justifier l'esclavage vont faire cette assimilation entre le fait qu'ils étaient esclaves et donc noirs.

Je crois qu'il faut faire attention. La dimension de classe joue, mais cela ne correspond pas à la réalité historique et cela dépend aussi de l'autodétermination, de la façon dont les gens se pensent eux-mêmes. Si Aimé Césaire dit qu'il quitte parti communiste en 1956 parce que ce dernier est incapable d'entendre le fait qu'il soit noir, c'est son ressenti, son positionnement politique. Dans ces questions, les choses sont très complexes. Comme l'a montré Elsa lors de sa présentation. Vous pouvez avoir une chose et l'autre, en même temps, pouvant signifier leur contraire, ou une réversibilité des positions très importante. Ce qui fait que ça exige de nous une réceptivité critique permanente, une remise en cause permanente. Et je crois que c'est le sens des identités homosexuelles, la remise en cause permanente, la renégociation permanente que l'on rejoue à chaque fois avec la question du coming-out dans la vie sociale. C'est là où, à mon sens, les études gay et lesbiennes peuvent vraiment apporter un regard très novateur sur la façon dont on conçoit les identités, qu'elles soient raciales ou de classe.

X : Jean-Paul Rocchi, vous parlez de passerelles nécessaires entre le politique, la recherche et le monde associatif. A un moment vous avez affirmé qu'on ne peut pas s'occuper de la question principale car on perd en force et en danger. D'où la position de repli identitaire dans le monde associatif que vous avez constaté. Je trouve cela très intéressant, mais pour nous, pour faire la passerelle entre votre réflexion et ce que nous vivons dans le monde associatif, pouvez-vous l'illustrer ? Par ailleurs, l'idée de passerelle peut s'opposer à celle de hiérarchie ? Cela peut-il nous aider à combattre la hiérarchie des luttes ?

De L'USAGE des PASSERELLES

Jean-Paul ROCCHI : Oui effectivement, passerelle cela peut être utilisé, entendu comme contre l'idée de hiérarchie. Il est important qu'il y ait des échanges. Malheureusement, n'étant pas impliqué dans le monde associatif tel qu'on l'entend, je ne pourrais pas vous parler d'une expérience que je n'ai pas. Maintenant, j'ai un retard critique en tant qu'individu. Ce qui ne veut pas dire que je suis hors du champ social. Je suis enseignant, je travaille, j'ai des élèves en face de moi. Donc je suis en butte à des institutions qui peuvent estimer que les homosexualités, que la recherche en science humaine homosexuelle, il n'y a rien à en faire. Bref, ce que je suis en train d'essayer de dire c'est que je crois qu'il faut des passerelles et que chaque sphère garde son champs de compétence, son travail, parce qu'il y a un problème qui guette à chaque fois, c'est qu'une sphère prenne le pas sur l'autre. Quand vous pensez à la recherche, sa finalité est la transformation sociale et la transformation politique. C'est la finalité, pas la fin. C'est-à-dire que ce n'est pas le monde politique qui va venir nous dire comment on doit orienter les recherches scientifiques. Et pour le monde associatif, je pense qu'il peut y avoir aussi des choses comme ça. Ce que j'aime bien dans l'idée de passerelles, c'est celle de passage dans un sens ou dans un autre, de négociation et d'échange. Mais j'ai des réserves si on entre dans des rapports de subordination.

X : A un moment, vous avez illustré l'opposition d'une féministe par son expérience personnelle par rapport à son enfant. Est-ce que ça ne s'oppose pas ça ? L'illustration qui a été faite ne s'oppose pas au fait qu'il y a un trop fort rapprochement des sphères personnelles ou sociales.

Elsa DORLIN : Je citais Audrey Lord qui se définit elle-même comme poète, noire, lesbienne, guerrière, féministe. Tout son combat est passé par une recherche dans l'écriture, dans la poésie et dans la constitution d'un je et d'une subjectivité. Car elle considère (cela m'intéresse beaucoup), et elle n'est pas la seule à le faire, qu'on ne démolira pas la maison du maître avec les outils du maître. D'une certaine façon cela veut dire (c'est mon interprétation) que notre libération, notre émancipation sera toujours limitée si on continue à se libérer dans les catégories dominantes. Audrey Lord essaye d'inventer et de produire par l'écriture d'autres catégories, d'autres subjectivités, d'autres identités. Des identités qui peuvent être totalement singulières mais aussi collectives, politiques. D'autres féministes, avec elle, vont montrer que les identités politiques ne sont pas un préalable aux luttes, mais qu'elles sont construites dans les luttes. Pour lutter ensemble, il n'y a pas besoin d'être entre noirs ou entre féministes, bien au contraire. D'une certaine façon, l'identité multiple de Audrey Lord (femme/lesbienne/noire...) elle l'a construite dans la lutte et dans l'écriture. Par exemple, elle dit pour essayer de produire cette identité libératrice que l'érotisme est l'un des pouvoirs majeurs pour les luttes politiques.

X : Une des hypothèses du racisme serait une sorte de rivalité, de jalousie de la part des blancs vis-à-vis des noirs. Les blancs qui représentent la technologie ont la domination, mais ils sont plus loin de la nature et sont moins "puissants" sexuellement que les noirs. C'est tout dans les préjugés. En ce qui concerne le sexisme, j'aimerais savoir ce que dit Franz Fanon à ce propos dans "*Peau noire et masque blanc*".

Entre BLANCS et NOIRS

Jean-Paul ROCCHI : Dans "*Peau noire et masque blanc*" Franz Fanon parle de la représentation stéréotypée des rapports entre blancs et noirs. Le noir étant du côté du bon sauvage, et le blanc du côté de la technologie. Représentation stéréotypée et raciste des rapports entre blancs et noirs que Franz Fanon en mettant en avant que lui, en tant que nègre (comme il le dit lui-même) il est une conscience qui agit dans le monde. Il s'oppose à une grande tradition philosophique du rapport entre maître et esclave qui dit que le maître a besoin de l'esclave et réciproquement, il dit qu'il est hors de cela, qu'il existe bien avant le maître, qu'il n'a rien à prouver à personne, que sa conscience nègre existe, afférente à elle-même. Le point aveugle de cette démonstration c'est le sexisme et la représentation de l'homosexualité. Car il tombe dans une représentation machiste de la femme, notamment de la femme blanche dans ses rapports avec l'homme noir. Et aussi dans une représentation homophobe de l'homosexualité. Franz Fanon est un bel exemple de ces dynamiques subversives et révolutionnaires qui buttent sur la façon dont les questions de genre étaient racisées, et qui reproduisent exactement la même chose. Un certain nombre de penseurs noirs eurent la même réaction. Ensuite, dans une perspective historique, on peut se souvenir que Franz Fanon dans "*Peau noire, masque blanc*" donne à la prise de conscience par le corps, par le ressenti une importance fondamentale. C'est l'éros chez Audrey Lord, l'amour homosexuel chez James Baldwin, Cette conscience par le corps, qui va devenir très importante pour des champs disciplinaires comme les études gays et lesbiennes. Ce n'est jamais attesté, repris. Ce qu'on retient de Franz Fanon, c'est son homophobie. Et son sexisme. Mais ce qu'il a pu apporter, au moins les passerelles qu'il pouvait établir avec les disciplines et la recherche sur les identités homosexuelles, n'est jamais gardé.

X : Je voulais juste poser une question sur l'excision, à propos du repli identitaire des femmes africaines dans les années 70 lorsque les féministes leur faisaient la morale à ce propos. Les réponses étaient que les femmes blanches n'avaient pas à se mêler de ce qui faisait parti de l'identité des femmes noires.

Elsa DORLIN : Les associations, notamment maliennes, qui luttent contre l'excision sont présentes depuis des décennies. La critique des femmes africaines était plutôt de l'ordre d'ingérence euro-péocentrique ou de supériorité morale civilisatrice sur une barbarie. La lutte du mouvement féministe malien, ivoirien aussi, qui depuis des décennies se sont mobilisées contre ces pratiques, a toujours été présente.

Jean-Paul ROCCHI : Tout à fait. Il est important de garder en tête qu'un signe culturel s'étudie dans un contexte, et à partir du moment où il y a un regard extérieur hors contexte, il y a des risques de domination. Par exemple, il y a trois ans en Angleterre (à Winchester) au cours d'un colloque d'études noires américaines, eut lieu une intervention sur cette question, notamment sur la question de la position de Alice Boker qui est très engagée dans ce combat, et qui a été vilipendée aux Etats-Unis car les gens estimaient qu'elle faisait de l'ingérence, qu'elle donnait des leçons de morale aux Africaines alors qu'elles sont elles-mêmes impliquées dans ces combats. Ce sont des questions très complexes où il faut prendre en compte le contexte (post)colonial et le rapport Nord/Sud.

X : Par rapport à l'intervention, tout à l'heure, sur le mariage, je me disais que finalement par rapport à tous vos propos très intéressants sur racisme, classe et sexisme, à l'heure actuelle même dans les mouvement homosexuels on peut s'interroger, dans notre pays, sur le fait qu'il y a une intégration, une visibilité de plus en plus importante des homosexuels, et donc du coup une sorte d'indifférence. Peut-être, justement, parce que du coup ce qu'on privilégie c'est les aspects qui ne remettent pas en cause les questions de genre. Et la question du mariage c'est qu'on rentre dans une catégorie (masculin ou féminin) qui convient, en tout cas aux classes dominantes, Ensuite, pour faire un peu de la mémoire, en 2000 durant les UEEH il y avait une association de lesbiennes issues de l'émigration, *Le groupe de 6 septembre* (nom qui s'explique par le fait qu'elles s'étaient fondées en association un 6 septembre), et je me disais que le rendez-vous avait été manqué. Maintenant, il serait intéressant, d'une part de recruter pas que dans un champ seulement universitaire, et ensuite qu'il y avait une présence réelle d'associations ou autres de femmes se revendiquant hispano-américaine d'origine ou alors black ou maghrébine. Beaucoup étaient d'ailleurs venues. Il y a avait eu un rendez-vous un peu manqué parce qu'il y avait eu une tension très forte entre lesbiennes radicales blanches et celles qui se vivent comme minorité dans la minorité renvoyaient la domination de classe blanche. C'était quelque chose de presque pas "entendable". Et on en était resté sur cette crispation qui était ressenti par les lesbiennes blanches comme une agression. Je pense que ce serait intéressant de profiter des rencontres comme ça, mais en sachant comment dépasser, s'entendre, et élargir tout ça.

Jean-Paul ROCCHI : Tout à fait d'accord, et je crois que c'est ça qui est très difficile avec les positions de minorité, les positions dissidentes. Etre dans la dissidence devient un trait identitaire revendiqué. Et donc, on ne sort jamais de cette logique. Alors que, me semble-t-il, l'idée fondamentale c'est l'identité comme construction, comme étant liée à une position, donc négociable, qui peut être réinventée, intersubjective et impliquant, nécessitant une réflexivité individuelle et collective.

Ensuite, quand tu parlais de ces rapports entre ce flou hétéro/homo et que ça se crispe sur la différence des genres, des sexes masculin et/ou féminin, tu as exactement le même phénomène aux Etats-Unis avec la question de race. Il y a de nombreux philosophes et intellectuels qui disent attention, maintenant on ne parle que des catégories intermédiaires, tu peux te réclamer de l'identité chicana, noire ou de plusieurs identités en amont, mais finalement l'opposition binaire fondamentale qui fait sens dans la société américaine est noir/blanc. Celle-là, elle disparaît des discours théoriques. Et du coup on ne s'intéresse pas aux discriminations et aux problèmes sociaux. Je crois que ça, c'est vraiment une logique. Et ce qu'il faut bien comprendre, du moins c'est comme ça que je le vois, c'est que se sont des logiques qui se mettent en place en fonction des situations. Quand on parle du Pacs, tous les discours des psychanalystes bon teint, des experts comme Simone Korff-Sausse ou Daniel Sibony qui a longueur de colonnes dans *Libération* disent que la différence des sexes est fondamentale, et que la remettre en question c'est l'ordre symbolique (l'ordre cosmique) qui est remis en cause. Quelle est la logique qu'on invoque ? Celle de la différence. Et c'est au nom de la différence, contre l'engendrement du même par le même qu'il faut absolument préserver la différence des sexes et donc, ne pas accepter le Pacs et refuser l'homoparentalité. Alors que dans d'autres situations, c'est cette même différence, donc avec des valeurs différentes, qui va être invoquée pour justifier l'acceptation de tel

comportement marginal ou pas. Et je trouve que le lien entre les questions raciales et les questions sexuelles devrait être d'autant plus fort que quand tu réfléchis à ce qu'est la race dans l'inconscient collectif et dans l'histoire (ce à quoi elle renvoie), et le sexe, cela renvoie fondamentalement aux mêmes choses. C'est à la question de la génération, de la perpétuation de l'espèce, de toutes les peurs liées au métissage, et à la perpétuation d'un homme et une femme dans cette situation. Ce n'est pas étonnant qu'il y ait de telles crispations quand l'homoparentalité pointe le bout de son nez.

Maïté MAÏLLET : Nous sommes tous ici d'accord sur l'approche globale de la discrimination, et nous faisons des liens entre racisme, sexisme et homophobie. Mais dans le monde associatif que je connais depuis longtemps (qu'il soit lesbien ou gay et lesbien), les passerelles dont nous parlons ne sont pas évidentes. Si nos adhérents sont bien convaincus de la nécessité de lutter contre l'homophobie parce que c'est l'élément majeur qui les rassemble (il y a aussi la grosse partie convivialité), les liens qu'ils et elles font avec les autres combats contre les discriminations ne sont pas si fréquents. On trouve des gays et des lesbiennes racistes, des gays misogynes, des femmes qui n'aiment pas les hommes (mais là, la démarche est plus politique). En tous cas, dans nos associations on a souvent à faire le lien, à montrer que cela procède des mêmes démarches intellectuelles, des mêmes processus d'exclusion, que ce soit pour ceux et celles qui vivent l'homophobie ou le racisme. Quand on exclut quelqu'un qui n'est pas de la même race, de la même origine que soi, c'est la même chose que pour l'homophobie. Quand on procède par attitudes misogynes conscientes ou inconscientes (souvent inconscientes), c'est la même chose.

Une deuxième discrimination que l'on rencontre fréquemment, toujours à l'intérieur de nos associations, c'est les catégories. Chez les gays vous avez les folles, les nounours, les cuirs, et il y a des attitudes discriminatoires les uns par rapport aux autres. Chez les femmes on trouve les butch, les fems, les camionneuses, les lesbiennes chics.... Là aussi, il n'y a pas d'attitudes universalistes vis-à-vis des unes et des autres. Nous avons un gros travail à faire dans nos associations pour faire passer ce message de l'approche globale de la discrimination, pour ne pas traiter uniquement de l'homophobie au lieu de globaliser les solidarités. A l'intérieur de la *Coordination Lesbienne en France* (créée par des femmes blanches de la classe moyenne), nous avons été sollicités par des femmes maghrébines ou noires. Et de fait, elles nous ont un peu forcé la main, car cela n'était pas forcément dans notre liste de choses à traiter. Elles ont bien fait, de nous obliger à réfléchir et à faire quelque chose ensemble. Cela a été vraiment porteur d'espoir.

X : Je voulais rebondir sur l'intervention d'Elsa Dorlin et de Jean-Paul Rocchi, à propos de la Caraïbe, pour vous dire qu'un des premiers festivals de cinéma, en tout cas en Martinique, qui concernait toute la Caraïbe francophone, hispanophone et anglophone a été créé par des féministes et par des gays, mais sans le dire. Car malheureusement il y a un non dit qui reste d'actualité, notamment dans les Antilles françaises. Parallèlement je voulais signaler qu'Isaac Julien qui a fait parti de l'un des premiers collectifs gay et lesbien noir en Angleterre, qui est lui-même originaire de la Caraïbe anglophone, avait créé ce collectif avec des femmes noires lesbiennes et des gays, et qu'ils ont produit un certain nombre de films qui peuvent aider à cette réflexion. Je ne sais pas si vous ne travaillez que sur des sources écrites, mais il y a aussi ces sources audiovisuelles qui peuvent apporter une contribution à votre réflexion. Je voudrais signaler aussi qu'Isaac Julien a fait un film sur Franz Fanon "*Black skin, White Mask*", traduction en anglais de "Peau noire, masques blancs". Et ce film a été très décrié car c'est un docu-fiction dans lequel il "homoérotise" Franz Fanon au grand dam de beaucoup de militants.

Jean-Paul ROCCHI : Très beau film. Je voudrais juste dire aussi que le regard rétrospectif et la mémoire, c'est très important. Quand tu parles de ce festival, je ne le savais pas. Comme je vais bientôt à la Martinique, je vais m'y intéresser de près. On peut aussi se souvenir que Stonewall et les arrestations des premiers gays pendant la charge policière, c'était des noirs américains. Et donc, que cette étincelle qui a mis le feu aux poudres est aussi liée à l'histoire des homosexuels noirs américains.

SEXUALITE : EXPRESSION / REPRESSION

Sandrine DECHAUME : Bien, le programme de cette après-midi est "Sexualité : expressions/ répression". Et tout de suite je passe la parole à Marie Soulatges qui est sociologue et qui a écrit un DEA, qu'elle a soutenu à l'université de Paris VII, et dont elle va nous parler.

Marie SOULATGES* : Effectivement, je voulais parler de mon mémoire, mais c'est plus un biais pour parler d'autres choses qui sont les difficultés de traiter d'un sujet sur la sexualité, et notamment des lesbiennes, au sein de l'Université. Comme le disait Sandrine, j'ai soutenu l'année dernière un DEA à Paris VII sur les représentations politiques sous-tendues par les discours des lesbiennes sur l'utilisation du godemiché qui s'appelait "Liberté, égalité, godemiché". Mon intervention consistera en deux points : d'abord parler des difficultés à faire reconnaître la scientificité d'un travail lesbien au sein de l'université en tant que lesbienne, ensuite de partager les conclusions de mon DEA pour réfléchir à ce que peut être l'engagement politique lesbien aujourd'hui.

SEXUALITE et POLITIQUE

J'ai commencé une maîtrise pour visualiser un peu les problématiques et les liens qui pouvaient exister dans les débats liant sexualité et politique. Liens qui m'ont amenée à poser des questions sur le discours lesbien à propos du godemiché, à réfléchir en quoi il pouvait être révélateur d'une vision politique du monde. Par "vision politique", j'entends le féminisme qui est très présent dans les discours militants lesbiens, mais aussi - ce qui me semble fondamental - la relation à autrui dans la sexualité, dans les autres sphères de la société, et aussi une manière de voir et d'organiser le "vivre ensemble". Pas seulement entre lesbiennes ou entre homosexuels mais également au sein de la société dans sa globalité.

Pour mon DEA, je me suis servie d'une quinzaine d'entretiens ouverts (méthode qualitative) qui ont duré entre quarante cinq minutes et quatre heures, sur la sexualité des lesbiennes, sur le godemiché et ce qu'elles en pensaient. Ce qui m'intéressait surtout, c'était les discours sur le gode, son utilisation, et aussi, bien sûr, les questions politiques. Si le lien entre godemiché et politique n'est pas forcément évident au premier abord, il m'a semblé que non, que le rapport était évident. Le discours des lesbiennes (celles que j'ai interviewées) n'est pas seulement un discours sur la sexualité mais sous-entend toujours, parce que nous avons toujours à l'idée quand on parle des lesbiennes les années 70 le début du mouvement lesbien, l'idée de savoir si être lesbienne c'est être politique. Grande question qui ne me paraît pas close encore aujourd'hui. Et donc, le discours sur la sexualité, c'est aussi un discours sur la norme, sur la norme sexuelle. C'est aussi un discours sur les représentations de la sexualité, sur la place de la sexualité dans nos vies. C'est aussi le discours sur le gode, le discours sur le fait de savoir quelle est la place d'un objet masculin dans la sexualité lesbienne, de la place de la pénétration dans la sexualité lesbienne. En fait, comprendre quand on utilise ou quand on refuse d'utiliser un gode ce qui nous fait "bander", et

*

Marie Soulatges, sociologue, née en 1977. Vit à Paris. Elle a travaillé sur la notion de politique à travers les thématiques de la sexualité. Son DEA, soutenu en 2004 à l'université de Paris VII, traitait des positions politiques sous-tendues par les discours des lesbiennes sur leur utilisation du godemiché. Ses recherches actuelles s'orientent sur une réflexion critique autour de sa discipline.

pourquoi ça nous fait "bander". Toutes ces questions sont des questions sur la sexualité mais aussi sur le rapport aux autres, sur la façon de voir la sexualité. Est-ce que la sexualité est vue comme un révélateur des relations sociales, ou est-elle vue comme un exutoire de ces relations sociales ? Qu'est-ce qui est permis dans la sexualité et qui ne le serait pas au-dehors, et réciproquement ? Qu'est ce qui est permis dehors et pas dans la sexualité ? Toutes ces questions, dans les discours, peuvent être des questions politiques, des questions d'organisation de la société et du rapport à l'autre.

GODE et MILITANTISME

De ce DEA, j'ai pu tirer comme conclusion, d'une part que les lesbiennes se servent beaucoup dans leur discours, pour se présenter, pour s'identifier, de leur stigmata principal qui est la sexualité, et que la sexualité, que se soit au niveau du sexe mais aussi au niveau des pratiques, peut-être un moyen d'affirmation identitaire, et par ce biais un moyen d'affirmation politique. J'ai interviewé des jeunes lesbiennes qui n'ont pas connu les mouvements féministes des années 70, mais aussi certaines qui les ont connus et qui furent actives dans ce milieu. En tout cas, elles avaient quand même en tête ce mouvement, dont quelque part elles sont issues. Dans les années 70, le clitoris a été quelque chose d'important pour l'émancipation. La revendication du plaisir clitoridien fut une façon de s'émanciper du modèle hétérosexuel, hétéro-flic comme on le soulignait dans les documentaires diffusés ce matin. Et aussi une façon de revendiquer son plaisir en tant que femme, en tant que lesbienne. Il y avait souvent ce discours sur le clitoris et sur la valorisation du plaisir clitoridien, qui pouvait aller de pair avec un refus de la pénétration. C'était également vu comme un refus politique, pas seulement une revendication lesbienne mais également une revendication politique globale qui voulait mettre en branle l'ensemble de la société.

Evidemment, en 2005 ce n'est plus vraiment ça. Le discours politique est devenu tout à fait différent. Au niveau de la sexualité, par contre, il y a toujours énormément de revendications, que se soit les lesbiennes pro-sexe ou les lesbiennes qui revendiquent un retour à la normalité en défendant le droit à l'égalité. Il y a un retour, en tous cas dans le discours, d'une revalorisation des pratiques de pénétration (vaginale ou anale). Ce qui permet de remettre le gode au goût du jour. Et par là, le gode devient une nouvelle marque d'identification identitaire pour certaines lesbiennes parce qu'elles le refusent ou le revendiquent. Le discours sur le gode est souvent militant. On peut se demander quelle est la force de ce discours, à partir du moment où le discours politique est finalement assez pauvre, qui tient juste dans des revendications identitaires et particularistes. Effectivement, le militantisme reste présent, mais il devient de plus en plus (c'est un gros problème du militantisme lesbien et homosexuel d'aujourd'hui) une forme de revendication communautaire. Il me semble important de pouvoir revendiquer autre chose, une idéologie politique différente. Peut-être que les homosexuel-les peuvent avoir une vision politique différente du monde social. Sans revenir aux revendications des années 70, je pense qu'il y aurait quelque chose à réinventer aujourd'hui. De mes entretiens, je retiens que le discours politique est aujourd'hui très tabou. Nous avons ici un représentant des Verts, et j'espère que la politique qui est aujourd'hui défendue n'est pas seulement une revendication identitaire au sein du parti, mais que les homosexuels ont autre chose à proposer. Je n'ai pas travaillé dans mon DEA sur une relation entre une pratique sexuelle et un discours politique, mais bien sur les discours et les représentations, que se soit sur les sexualités ou la politique.

Entre RESULTATS et CRITIQUE

Au niveau du jury, lors de ma soutenance (que j'ai faite avec ma directrice de mémoire qui était féministe, et dont je pensais avoir un certain soutien, du fait de la sororité qu'il peut y avoir entre féministes lesbiennes ou non). Le jury était donc constitué de cette prof et d'une autre aussi, féministe militante dans les années 70. Mon propos n'est pas de dire qu'il faudrait réussir à trouver des professeurs homosexuels ou lesbiennes pour soutenir nos sujets lesbiens, mais bien au contraire de pouvoir réussir à inscrire son travail lesbien ailleurs que dans le milieu lesbien. Dans le milieu lesbien, il est très facile de soutenir une position lesbienne. Et ce qui est difficile là-dedans, ce n'est pas de soutenir un sujet qui parle de la sexualité ou qui parle des lesbiennes, mais que ce sujet soit traité pour sa scientificité et non pour

son intérêt folklorique. Comme vous imaginez que c'est le cas quand on parle de sexualité et de godemiché. Et cela, d'ailleurs, a été très présent lors de la soutenance. Mes professeurs ont été très intéressés par les histoires de vie de mes quinze interviewées, à savoir si elles utilisaient ou pas des godes (et dans quelles positions), et avoir des détails sur leurs histoires de vie. Elles ont donc été très intéressées par le côté folklorique de ce qu'on peut montrer souvent en tant que lesbienne aux hétérosexuels, alors qu'il y a autre chose à montrer. La scientificité et la question politique de mon travail étaient au cœur de mon DEA et de ma problématique, à savoir que le discours sur la sexualité peut nous dire quelque chose de la volonté et de la puissance politique des lesbiennes. Evidemment, dans un certain sens, mon sujet et mon DEA étaient militants, dans le sens où je défendais une posture en tant que lesbienne traitant d'un sujet sur les lesbiennes, mais il n'était pas militant dans le sens où je ne défendais pas une position sur le godemiché. C'est-à-dire que je ne me posais pas pour ou contre le godemiché, savoir si les lesbiennes devaient ou pas en utiliser, et si son usage serait une bonne position politique, mais savoir si les lesbiennes peuvent avoir un discours politique sur leurs pratiques et sur leurs pratiques en tant que lesbiennes.

Il y a eu donc beaucoup de questions sur la « scientificité » de mon travail, qui était (pour moi) d'essayer de comprendre comment la société pouvait aborder consciemment ou non les liens entre ses actes et sa vision politique. Et toujours en parallèle, un essai de militantisme sur le discours lesbien, mais surtout sur le discours politique. Il a été très difficile de défendre ma "scientificité", et de défendre une neutralité. Evidemment, en tant que lesbienne on est très facilement cataloguée, face à un jury hétérosexuel, à savoir qu'il courageux ou non de parler de sexualité et de sa sexualité devant un jury. Mais je pense que le vrai courage est peut être ici, de le faire non pas pendant mon intervention mais après, surtout lors des UEEH en parlant de politique. Ce que je voulais dire c'est que l'intérêt de soutenir un sujet lesbien tient surtout dans le fait d'affirmer un travail, et de réfléchir aux positionnements que nous pouvons avoir en tant que lesbienne au sein de la fac. Pour mon DEA, j'ai également cherché à savoir qu'elles étaient, aujourd'hui, les formes de militantisme, qu'elles étaient les idéologies que pouvaient défendre les lesbiennes, et plus globalement qu'elles étaient les idéologies qui pouvaient être défendues aujourd'hui au sein de la société. Et je voudrais juste terminer sur quelque chose qui a été très présent dans les débats ce matin, à savoir si les homosexuels cherchent aujourd'hui à défendre un vrai point de vue politique ou si les homosexuels sont là juste pour défendre leur communauté et faire du lobbying auprès des politiques.

X : J'aurais aimé savoir comment tu as choisi ton échantillon de personnes, Justement par rapport à ce que tu disais du rapport que tu fais ou pas avec le militantisme. J'ai fait aussi une étude en milieu lesbien et gay, et j'avais choisi de ne pas passer par les réseaux militants pour ne pas avoir accès qu'à des personnes militantes. D'autre part, je voulais savoir, quand tu dis qu'ils ont mis en doute la scientificité de ton travail, si tu avais ou pas fait une partie méthodologie, et ce qui a été mis en doute, comment tu t'es défendue.

Marie SOULATGES : Je vais commencer par répondre à la deuxième question. Ce qui a été mis en doute, en fait c'est l'intérêt même de mon travail. Ce qui m'intéressait, c'était d'essayer de voir s'il peut y avoir un discours politique dans le discours sur la sexualité, et que signifie ce lien. Alors j'ai fait un plan en trois parties, avec évidemment toute une partie sur la méthodologie à propos des entretiens, de mes rapports avec mon objet. Et une autre partie qui justement traitait de toutes ces questions qui ont très présentes dans mes entretiens, à savoir qu'est-ce que ça veut dire pour une lesbienne d'utiliser un objet phallique ou un pénis en latex, utiliser un objet qui rappelle le masculin dans la sexualité lesbienne. Donc toutes les questions de ce genre. C'était une grosse partie de mon travail, mais c'était en tous cas mon matériau de départ. Et j'ai ensuite fait le lien entre ce qu'il pouvait y avoir dans la sexualité, les liens entre l'éros au sens de la sexualité et l'éros dans le sens de l'action. C'est très simple la façon dont on a traité la question de la scientificité, c'est-à-dire que j'ai eu droit à une remarque le jour de ma soutenance qui était que toute cette partie sur les liens entre sexualité et politique était inutile et que j'aurais pu la supprimer. Et ce qui était intéressant dans mon mémoire, c'est ce qui a été fait et refait, c'est-à-dire les questions de genre dans la sexualité, et notamment dans la sexualité lesbienne, ainsi que les questions de méthodologie qui sont évidemment toujours présentes dans un travail universitaire.

Sur la façon dont j'ai procédé pour mes entretiens, c'était un travail qualitatif, il n'y avait donc pas de question de représentativité. Je n'ai pas voulu trop passer par les milieux militants, parce que dans ce cas on a le discours dominant de l'endroit où on est allé. Chez *Act-Up* on aura le discours *Act-Up*. Si on va chez les lesbiennes de *Lesbia* on aura le discours de *Lesbia*. Je ne vais pas parler de la lesbienne de base, je ne pense pas qu'il en existe, mais je suis allée dans des lieux qui n'étaient pas a priori, militants. Même si, évidemment, j'ai eu des interviews de lesbiennes militantes qui fréquentent, parfois, les bars.

Christiane : J'ai un chemin hétérosexuel, récemment j'ai rencontré l'autre de sexe féminin. On pourrait dire qu'aujourd'hui je suis dans une bisexualité. Et je vais parler d'une expérience personnelle, je ne pars pas dans des choses intellectuelles, Dans les rencontres amoureuses, au niveau sexuel, avec l'autre, avec la femme, il m'a été renvoyé dans le sens que souvent j'ai rencontré des homosexuelles uniquement homosexuelles, et dans leur sexualité on pourrait penser bien sûr que j'ai eu une initiation, mais je pense qu'aussi, de par mon passé hétéro, j'ai pu faire aussi une initiation. Pour en revenir au gode, c'est vrai qu'il m'est arrivé d'en jouer, et que certaines m'ont dit "jamais au niveau politique" (parce qu'elles étaient très engagées politiquement). À l'époque j'étais politiquement engagée comme féministe, pas comme homosexuelle visible car cela ne m'était pas encore arrivé d'assumer le passage à l'acte, et il m'a été répondu par plusieurs que jamais, de par mon passé j'aurais pu me laisser comme ça, dans la pénétration ou dans autre chose parce qu'il y a un côté tabou dans la sexualité, notamment pour ma génération. Elles étaient étonnées de pouvoir enfin s'abandonner et de sortir un peu de ce carcan, justement, de cette sexualité tabou.

Marie SOULATGES : Il est vrai que dans mon DEA j'ai remarqué que la folie sexuelle est toujours très présente. Si on a pu beaucoup crier sur, justement, cette folie sexuelle des années 70 qui a empêché certaines lesbiennes de pratiquer la pénétration parce que c'était mal politiquement parlant, je pense qu'elle est toujours présente aujourd'hui. Différemment. Je pense que c'est aussi quelque chose à combattre, et qu'il y a aussi là-dessus du travail.

X : Je voulais savoir si toi ou les lesbiennes que tu as interrogées, vous avez fait la distinction entre les godes de forme phallique et les autres formes possibles. Et quand tu parlais gode, est-ce que cela était toujours lié à la ceinture, à qui porte ou pas le gode ? Est-ce qu'il y avait cette différenciation de fait ?

FORMES et GODEMICHES

Marie SOULATGES : Oui, elle a été faite. Par les lesbiennes qui refusent d'utiliser le godemiché, en disant que c'est un sexe d'homme en plastique, et qu'elles ne veulent pas avoir de relation sexuelle avec, et donc utiliser de godemiché. Elles ont dit qu'il y avait d'autres formes de godes, elles m'en ont cité de toutes les couleurs et de toutes les formes possibles. En attendant, celles qui utilisent des godes me m'ont jamais parlé de ça, et visiblement le passage à l'acte pose d'autres questions. Quant à la question de la ceinture, c'est un peu la même chose. Celles qui n'en utilisent pas sont très gênées par les lesbiennes qui utilisent le gode ceinture couleur naturel. Mais celles qui l'utilisent vont dire que c'est quand même très pratique. Mais effectivement il y a une différence, et je pense que dans l'acte et dans la pratique, quelque soit la forme et la couleur du godemiché, on jouit pareil. Qu'il soit bleu ou qu'il soit rose.

X : A priori tu poses le gode comme quelque chose de masculin, un substitut de phallus. Ce n'est peut-être pas évident. Pour les lesbiennes que tu as interrogées, était-ce forcément un substitut de quelque chose de masculin, ou quelque chose qui procure un plaisir érotique sans être forcément masculin ? Cela m'étonne que ce soit forcément un substitut de phallus, et je me dis que c'est peut-être une forme d'aliénation justement de se dire que c'est un substitut de phallus plutôt que de se dire que ça donne du plaisir. D'ailleurs ce n'est pas forcément la forme, ça peut être des petites boules, plein de trucs.

Marie SOULATGES : Cela dérange les lesbiennes parce qu'elles sont lesbiennes, des femmes et qu'elles couchent avec des femmes. Les pédés qui utilisent des godes se posent rarement la question de savoir s'ils baisent à trois. Les lesbiennes se pose la question parce que le discours est très présent.

X : D'abord, merci Marie parce que je trouve extraordinaire de pouvoir parler de clitoris, de gode et de pénétration, surtout dans un lieu comme celui-là et en présence aussi de pédés, il n'y a pas que des lesbiennes. Ensuite, par rapport à ton travail, si j'ai bien suivi mais j'avoue que je me suis interrompue un instant, j'ai l'impression que tu nous as parlé des obstacles auxquels tu as été confrontée pendant ton DEA, et je voulais savoir si cela allait quand même déboucher sur une thèse, si tu allais continuer l'étude, sinon du godemiché en tous cas de pratiques lesbiennes concrètes. Ensuite, deuxième question un peu en réponse à ce qui vient d'être dit, j'ai l'impression qu'en fait toute notre société étant patriarcale, on ne peut pas imaginer ou on a beaucoup de mal à imaginer un objet que finalement le sexe des femmes prendrait comme autre chose qu'un phallus. Quand je dit "prendrait", j'emploie à dessein ce terme parce qu'on dit prendre et qu'"on ne peut pas imaginer une femme « prendre » une autre femme. En fait, le sexe des femmes est toujours vu comme un réceptacle et pas comme quelque chose d'actif. Et c'est assez difficile de déconstruire ça. Il est vrai qu'à partir du moment où on parle d'un objet qui pénètre, cela devient un substitut de phallus, alors que cela pourrait être quelque chose d'autre.

Marie SOULATGES : Déjà, il y a une différence entre le sexe masculin et le gode, c'est que le gode c'est toujours une femme qui l'utilise dans le cadre d'une relation sexuelle entre lesbiennes. Sinon, en ce qui concerne mon travail, cela a débouché sur un DEA, ce qui n'est pas mal. Pour la thèse, il faudrait sortir de la sociologie et trouver quelqu'un qui soit susceptible de soutenir une thèse avec moi. Mais le DEA s'est très mal passé, donc c'est très difficile après ça, de trouver un directeur de recherche.

Sandrine DECHAUME : Par rapport à ce que Laurence disait un peu plus tôt à propos de *Scum manifesto* où il y avait le texte de Valérie Solana, et qui renvoyait les hommes à la déficience, je trouve que c'était super intéressant qu'elle utilise ce mot justement avec l'idée qu'à cause de l'excroissance que représente la bite il y a une espèce de domination, et que la femme est toujours en creux, conçue comme déficiente. Et justement, elle a complètement inversé le truc dans le discours qu'elle avait dans *Scum manifesto*. Et je trouve que c'est un coup pas mal, justement cette idée de "Est-ce qu'un gode c'est un phallus ou pas ?", parce que c'est forcément du coup une espèce de quelque chose qui vient, en fait, en plus ou suppléer le manque ou la déficience de départ. Et effectivement, je trouve que se serait intéressant d'inverser cette logique ou en tout cas de ne pas forcément le concevoir comme quelque chose qui vient suppléer une déficience qu'on aurait de l'organe qu'on n'a pas. C'est toujours ce qu'on dit, c'est toujours les discours qu'on entend ("elle a envie de pénis").

X : Question intéressante, j'en pose une autre : pourquoi les lesbiennes n'auraient pas droit au pénis ?

X : Mais as-tu eu ton DEA, Finalement ? Et est-il possible de lire ce travail ?

Marie SOULATGES : Oui, j'ai été notée sur les deux premières parties qu'elles ont trouvées très intéressantes, parce qu'elles ont pu réfléchir à si elles reconnaissaient quelqu'un ou pas dans mes interviewées. Cela les a quand même intéressées, elles m'ont donc mis une note correcte. J'ai été noté sur deux tiers du travail. Quant à le lire, je l'ai là. Sinon, peut-être un jour dans les bonnes librairies.

X : La ligne que tu as vue entre les femmes qui utilisaient le gode et celles qui refusaient systématiquement de l'utiliser recoupait d'autres lignes d'âge, de classe sociale, d'histoire militante. Ensuite, je trouve que le gode a un effet de déconstruction très fort de la naturalité prétendue du sexe masculin, de la féminité, du genre, du rapport hétérosexuel.... Et est-ce que cet aspect parodique du gode, celles que tu as interviewées l'ont aussi mis en avant comme raison politique de l'utiliser ou bien c'était plus souvent pour prendre du plaisir ?

Marie SOULATGES : Par rapport au discours sur le gode, il a été dans la plupart de mes entretiens un discours très "moralisateur", que ce soit pour la défense de l'utilisation du godemiché chez les lesbiennes comme une forme de revendication à savoir que toutes les lesbiennes devraient utiliser des godes, et que celles qui n'en utilisent pas ne sont pas de vraies lesbiennes. Evidemment, on avait le même discours du côté de celles qui n'en utilisaient pas, à savoir que pour elles, les vraies lesbiennes étaient celles qui n'en utilisaient pas. Ce qu'il faut savoir, c'est que cela ne rejoint aucune catégorie. Ce n'est pas les butch qui utilisent des godes pour pénétrer leurs partenaires, ce n'est pas non plus les vieilles lesbiennes qui refusent le gode et les jeunes lesbiennes qui l'utilisent dans tous leurs rapports sexuels. Cela ne recoupe pas non plus les questions de militantisme. Mais par contre, au niveau du discours, la question du plaisir est souvent très peu présente. Et c'est une question très morale, à savoir s'il est "bien" ou s'il est "mal" d'utiliser le godemiché.

Le POIDS du MODELE HETERO

X : J'ai l'impression que c'est, un peu, le même débat que actif/passif, mais côté lesbienne. En fait, je pense que la question est celle de l'hétéro-normativité dans notre sexualité, et le fait que nous avons comme modèle ce modèle hétéro et qu'on se dépatouille avec dans nos sexualités, et qu'on essaye de reconstruire nos sexualités à partir de ça ou contre ça. S'il y a un peu une peur du gode comme objet phallique, est-ce que ce n'est pas justement par rapport à cette question de la pression de la norme hétérosexuelle dans nos sexualités ? Et si, aujourd'hui, le gode à l'air moins tabou parmi les lesbiennes, n'est-ce pas parce que d'une certaine façon il y a des liens, des contacts, une mixité plus grande entre gays et lesbiennes qui fait que ça représente moins un truc de domination hétérosexuelle ?

Marie SOULATGES : Question très intéressante. Il est très difficile, dans le discours, de sortir de l'hétéro-normativité. Pour s'ériger contre ou pour dire que nous aussi nous avons le droit à l'hétérosexualité en tant qu'homosexuel ou trans. La seule façon de sortir du débat pour ou contre l'hétérosexualité est de savoir si nous pouvons nous émanciper du modèle hétéro, c'est d'interroger son plaisir, de savoir prendre son plaisir, et se déculpabiliser de prendre son plaisir.

Marie Paule : En réponse à la question sur le fait de savoir si nous n'étions pas dans le même schéma que actif/passif, question qui se pose dans un couple gay. On ne peut pas comparer les deux, car dans le couple gay, c'est qui est la femme, alors que dans un couple lesbien, on a deux femmes. Après, c'est est-ce qu'on fait rentrer un homme ? La question qu'en général posent les hétéros est celle-là. Là, deux femmes sont niées dans cette sexualité. Le fait de faire rentrer un objet, quel qu'il soit, c'est de se dire qu'on nous dit incapables de jouissance parce que incapables d'objet, de pénétration, morphologiquement, biologiquement parlant, et donc si on fait rentrer un substitut on fait rentrer un homme. La question est là. C'est comme si tu imaginais un couple d'hommes se mettant une paire de seins en plastoc pour essayer. A ce moment, la question va être renversée. Mais la pression n'est pas la même sur la sexualité et sur l'éducation. C'est pourquoi on ne peut pas vraiment comparer les deux schémas. C'est vraiment, totalement, différent.

Marie SOULATGES : L'utilisation du gode ne recoupe pas non plus la différence entre les lesbiennes qui se disent clitoridiennes et celles qui se disent vaginales. C'est un objet qui est apporté dans la sexualité, ni indispensable ni interdit. On l'utilise comme on a envie de l'utiliser. Il n'y a pas le rapport qui joue l'homme/qui joue la femme, car la plupart du temps celles qui en utilisent ne le voient pas en sens unique et l'utilisent autant pour pénétrer que pour être pénétrées.

Du GODE à la REVENDICATION POLITIQUE

X : Je ne vois pas de quoi on parle. Je dois avoir une sexualité très simpliste ou très primaire. Que je sache, dans les couples lesbiens il y a pénétration, la plupart du temps. Un doigt, deux, trois doigts, un godemiché ou pas, Les seules lesbiennes qui refusaient la pénétration c'était les lesbiennes, enfin moi dans mon cas, qui avaient été maltraitées durant leur enfance, qui avaient été violées, violentées. Et je ne comprends pas leurs revendications politiques derrière ? De toute façon, l'utilisation du godemiché ou pas, ça reste dans l'intimité, donc je ne vois pas où il peut y avoir revendication politique. Et s'il devait y avoir revendication politique, allons faire l'amour sur la place publique. De toute façon, l'utilisation ou pas du godemiché, ça reste dans une chambre. Donc, si on veut être politique, allons sur la place publique, ou dans un bois... Place Beaubourg ? A la rigueur pourquoi pas. Se serait beaucoup plus efficace que de rester dans une chambre.

X : La question du lien entre politique et pratiques sexuelles, c'est aussi la question de se demander si nous avons une cohérence dans nos pratiques, et s'il y a une cohérence entre nos discours publics et notre vie au quotidien. A savoir si on revendique la possibilité d'être différent, le sommes-nous nous-mêmes, si on revendique la tolérance, le sommes-nous aussi en dehors du milieu dans lequel on est ?

Olivier : Je voudrais parler du phénomène Sonia Rykiel qui a décidé de vendre des godemichés dans des lieux chics qui ressemblent à tout sauf à des sex-shops. Des godes de toutes les couleurs, qui ressemblent à tout sauf à des godes puisqu'on peut même les placer comme objets design sur la table du salon. Je voulais savoir ce que tu en pensais, en tant que lesbienne. Est-ce que tu penses que cela peut être un outil de libération qui permet à des personnes d'avoir accès à des godes qu'elles n'auraient pas utilisés s'ils avaient un aspect plus réaliste ? Ou est-ce que tu penses qu'il y a une évacuation du réel ? Est-ce que c'est encore une oppression d'un certain côté ?

Marie SOULATGES : Je pense que les lesbiennes qui veulent se faire pénétrer peuvent le faire avec des bouteilles de shampoing ou des concombres, et qu'elles peuvent les acheter au marché.

X : Je vais parler en anglais, j'espère que la majorité d'entre vous pourra comprendre. Je pense que discuter d'une relation lesbienne à long terme ce n'est pas discuter du sujet en lui-même c'est plutôt discuter du contrôle que nous pouvons avoir de nos pratiques sexuelles, du contrôle que nous pouvons avoir de notre propre corps.

Maité : Un des liens que je vois entre sexe et politique, c'est la façon dont les objets sexuels, les godemichés ont évolué. S'il n'y avait pas eu des débats entre nous ou entre lesbiennes depuis les années 70, où nous avons trouvé que les godes étaient la copie conforme du sexe masculin et qu'on avait envie d'autre chose, le "matériel" n'aurait pas évolué. Or maintenant, sous l'influence des féministes lesbiennes américaines et européennes qui ont suivi après, on peut se faire plaisir avec des objets qui n'ont plus la caractéristique de ressembler à un sexe masculin uniquement, on a la possibilité de jouer, de se faire plaisir avec des choses beaucoup plus jolies, beaucoup plus ludiques. Je n'ai rien contre l'esthétique du sexe masculin, mais maintenant on fait des jolies choses. Avant, on n'avait pas le choix.

Marie SOULATGES : Je pense que c'est très bien d'avoir le choix pour évidemment celles qui n'ont pas envie d'être pénétrées par un objet rose. Mais ce qui est important, c'est de voir aussi que le pénis a été fait juste pour pouvoir nous pénétrer, et que le pénis est juste un autre gode. Béatrice Preciado avait dit que le gode avait précédé le pénis.

X : On ne peut pas refuser comme ça l'existence des mecs. Ce n'est pas vrai.

Maïté : Elle n'est pas refusée. Pendant un festival de films lesbiens à Paris, c'est des sujets régulièrement abordés. J'ai entendu des lesbiennes qui disent, et j'ai également vu dans un film américain que nous avons une morphologie où il y a un espace creux qui peut recevoir un objet oblong qui peut donner du plaisir. Ma foi, pourquoi s'en priver quand on est lesbienne ? C'était une explication qui ne va pas chercher très loin, mais en tout cas elle vaut ce qu'elle vaut. Bien évidemment, il n'y a aucun refus de ma part du sexe masculin, j'ai été hétéro, tout s'est bien passé. Mais je suis passée à autre chose.

Du PRIVE au PUBLIC

X : Le privé est politique. La façon dont on voit les choses est conditionnée par le système patriarcal dans lequel on vit. La façon dont on pense notre sexualité, même si c'est sous la couette, la lumière éteinte dans une chambre, est conditionnée par la façon dont on a été éduqué. Il ne s'agit pas de refuser le sexe masculin ou de nier le sexe féminin, comme c'est trop souvent fait, mais d'essayer de déconstruire les choses pour les entrevoir d'une façon différente. Quand Marie dit que peut-être le gode précède le pénis, c'est une façon de demander pourquoi toujours voir les femmes comme un ayant un réceptacle pouvant recevoir quelque chose et non pas comme active dans leur sexualité. Je ne trouve pas les mots dans la langue française pour utiliser un autre mot que "recevoir", un mot plus actif. C'est juste essayer de renverser la vapeur. Cela rejoint ce qui a été dit ce matin sur le chromosome dans *Scum Manifesto*, il y a des études qui vont nous prouver que c'est tel chromosome qui fait que les hommes sont des hommes, que le sexe masculin existe. Des études biologiques qui sont souvent faites par des biologistes masculins. En fait, on se pose la question de savoir ce qui fait un homme, et à défaut c'est une femme. A un moment donné, essayons de renverser la vapeur, et de voir les choses différemment. Pour moi, c'est politique.

Marc : Lorsque j'entends quelqu'un dire que le privé c'est dans le lit, que la sexualité c'est dans le lit, cela me renvoie à l'homophobie de la femme de mon frère qui me dit qu'elle n'a rien contre l'homosexualité à condition qu'on fasse ce qu'on veut dans notre lit, qu'elle ne veut pas en entendre parler à l'extérieur. Pour moi, le fait de pouvoir ici parler de gode, de sexualité entre pédés, gouines et trans, c'est quelque chose de super. Et justement, cela permet de prendre du recul, de réfléchir sur le privé, de le mettre en discussion ici, dans le public.

Marie Paule : Je crois qu'on n'est pas en train de discuter de l'exclusion ou pas des hommes. On n'est pas dans ce problème là. C'est pas ça le sujet. Le sujet c'est, à un moment, est-ce qu'on doit à tout prix identifier le gode comme étant le masculin pénétrant dans un creux. En même temps, j'ai été vachement étonnée car personne n'a dit "vagin". Ou alors je ne l'ai pas entendu. Déjà "vagin" c'est intéressant car c'est qu'il y a vraiment un problème. Quand on dit oui ou non à l'utilisation du gode, on ne parle pas de jouissance. Le gode est vachement politique. Car justement on est en train de parler de l'homme ou pas, on parle de creux mais c'est vrai qu'on ne parle pas de notre vagin. Tout cela est politique, c'est des mots, ça gère notre société. Ce n'est pas l'exclusion des hommes, c'est est-ce que les femmes peuvent à un moment donné faire des choix qui ne soient que de l'ordre de la jouissance. Mais la politique et la société ont un tel poids que nous n'en sommes pas là, nous sommes en train de nous dire (depuis très longtemps) que pour accéder à la jouissance il faut pouvoir politiser, et pouvoir y arriver. Non, bien sûr que les deux sont liés. Je ne rêve que d'une chose, de ne pas être que dans la chambre, de ne pas avoir à découper et à réfléchir tout le temps à ma sexualité en me demandant : quelle est la construction ? qu'est-ce que j'y mets dedans ? Mais aujourd'hui c'est nécessaire car c'est comme ça. Je n'ai qu'une envie, c'est de parler, de m'intéresser qu'à ma jouissance. Mais aujourd'hui on ne peut pas, ce n'est pas possible. Donc politisons, déconstruisons, mettons les choses à plat. On n'est pas là pour exclure les hommes, on est là pour se dire qu'est-ce que cela représente pour nous, et on parle de notre sexualité, et tout le poids de la société et des constructions patriarcales qui pèsent sur notre sexualité, et qui donc empêche notre jouissance.

Une VRAIE LESBIENNE ?

X : Tout à l'heure tu as parlé d'une remarque qui revenait souvent lors de tes entretiens, une remarque sur la vraie lesbienne, et je voulais savoir si tu avais « interrogé » cela, demandé pourquoi cette idée de « vraie lesbienne » revient dans les paroles de celles que tu as interrogées. De savoir qui est la vraie lesbienne, si c'est celle qui utilise ou pas un gode. Sachant qu'il y a mille et une façon de l'utiliser. Ensuite, pour moi le problème ce n'est pas tant le pénis, le sexe de l'homme, l'objet pénis ou l'objet gode-phallique en lui-même, mais les rapports de pouvoir qui se passent dans les lits. Et ce phallus renvoie aux rapports de pouvoir qu'il peut avoir dans les relations sexuelles, qui renvoient aussi aux rapports de pouvoirs dans le quotidien en général. C'est là qu'est la question, plutôt que sur la forme. Et puis je voulais savoir aussi si par rapport aux questions que nous sommes en train de nous poser, est-ce que cela va dans le sens de la troisième partie de ton mémoire, si on arrive à avoir ce débat là, ou si tu es frustrée par rapport à ça. Est-ce qu'on est encore à s'interroger de la même manière que les membres de ton jury, ou avais-tu envie de développer d'autres choses ?

Marie SOULATGES : C'est très difficile de sortir de la question du genre quand on parle de sexualité. En tout cas pour nous, parce que c'est un pli qu'on a pris et qu'on a du mal à voir autre chose de politique dans la sexualité que le genre. Je repensais justement à un texte de Sade (*"Français, encore un effort"*) qui disait que le jour où on ouvrirait des bordels et que les hommes seraient libres de baiser où ils voulaient, quand et comment ils voulaient, cela amènerait la démocratie en France. Je ne partage pas du tout les idées de Sade qui était hyper misogyne, mais je pense qu'il y a des questions à se poser du côté du corps, du corps en tant que acteur politique. Cette discussion est intéressante, les débats qu'il y a là sont intéressants. On nous demande toujours si la sexualité c'est politique, c'est une question qui est importante. Et je pense que si on veut vraiment avoir des débats sur la politique, il faut oser parler de politique, Et si on limite nos débats, ici, actuellement, aujourd'hui, c'est aussi parce qu'on ne veut pas parler de politique, parce que c'est très difficile. Est-ce que je peux dire à quelqu'un qui me répond que la sexualité ce n'est pas politique, s'il est de droite ? Est-ce que ça ne serait pas une attaque si je demandais à une personne si elle ne serait pas de droite ? Est-ce que j'ai le droit de poser des questions politiques ?

GOUINE ou LESBIENNE ?

X : Je ne sais pas de quelle gouine on parle. On parle de lesbiennes et pas de gouines. On en est encore à des femmes qui aiment des femmes, dans ce binarisme homme/femme... Non, j'en ai marre. On ne se sent pas du tout représentées. Il y a tout un mouvement pro-sexe chez les gouines. On a droit au plaisir, on le sait depuis longtemps. On n'en est plus du tout à cette question. Tes postulats sont hétéro-centrés. C'est un discours victimisant. On est encore dans les discours victimisant. Les gouines n'en sont plus là, on n'est plus dans la victimisation, on est dans la réappropriation. Pas toutes, d'accord... mais on a droit, nous aussi, d'être représentées. Je me sens très frustrée. Je ne sais pas qui tu as interviewé, mais ça ne rend pas compte. Et c'est par ce genre d'étude qui continue encore et encore, et ce qui me fait plus mal c'est quand c'est des gouines elles-mêmes qui le font. Arrêtons, parlons du gode d'une autre manière que homme/femme. On est une communauté de femmes homosexuelles, trans/pédés/gouines, affirmons-le, affirmons-nous vraiment dans nos études. On se positionne encore par rapport à ces questions là, mais pas quand on parle de gode.

X : Pour répondre à ton intervention, en tant que lesbienne pro-sexe qu'est-ce que tu as à revendiquer ? Qu'est-ce que c'est qu'une "lesbienne pro-sexe" ?

X : Je suis déçue car j'attendais une étude sur le gode, mais vraiment ce discours sur le fait que le gode représente la pénétration, c'est un discours qui a déjà eu lieu. Un discours en retard par rapport à la conscience politique des gouines, en tout cas qui sont politiques. Il y a toute une frange des gouines qui n'en sont plus à se poser ces questions. Mais d'autres questions qui sont intéressantes..... D'accord,

mais ce n'est pas à moi de le faire. Je n'ai pas préparé un colloque. Ne m'attaquez pas là-dessus parce que je critique. Là, je suis dans une position critique, mais si vous voulez l'année prochaine je vous le fais.

X : Justement, je vais avoir une question pour toi, mais avant je voudrais rebondir sur ce que disait Laurence quand elle essayait de trouver un autre terme pour dire recevoir. Je ne vois pas pourquoi il faudrait trouver un autre terme, car pourquoi recevoir est nécessairement ne pas avoir de contrôle. Il faut aussi avancer vers la déconstruction, il faut arrêter de penser que l'actif et le passif ce n'est pas équivalent. On accepte des termes qui existent et on arrête de les connoter. Dans ce cadre, cela m'amène à une question : parmi les couples lesbiens qui n'ont pas de problème pour utiliser le gode, est-ce que justement il y a cette notion de prendre seulement du plaisir et c'est le seul critère qui compte ? Est-ce que dans un couple il y a la femme qui reçoit et celle qui ne reçoit pas ? J'avoue que je n'ai pas de recul.

X : Juste pour revenir sur un aspect biologique à ce qui avait été dit à propos de l'ADN, il me semble que c'est biologiquement déjà défini, que le sexe est d'abord féminin et, sous l'influence hormonal qu'il y a masculinisation. Mais à défaut, la première étape est féminine. Ce qui va à l'encontre des idées reçues. Et je sens une sorte de contradiction d'un discours souvent gay et lesbien qui se veut libéré de la dualité, de l'opposition homme/femme, hétéro/homo, et qui (quand il revient présenter les choses) voulait s'en libérer et il revient dedans par un discours qui en serait prisonnier. On est déjà libéré de sa dualité, et on revient dedans pour la dénoncer à nouveau. C'est ce que disait tout à l'heure quelqu'un, est-ce qu'on ne peut pas, à un moment, arriver à la dépasser cette dualité, ce rapport de force ?

Marie SOULATGES : Je vais répondre à ces différentes interventions. Mon DEA parlait du gode et de la politique, et dans ce cadre je n'avais pas à dépasser les discours des lesbiennes que j'ai interviewées. Elles m'ont dit ce qu'elles avaient envie de dire, elles ont dit ce qu'elles avaient à revendiquer. Il y a des lesbiennes pro-sexe qui sont intervenues dans mon DEA, que j'ai interrogées. La question que moi je me posais c'est de savoir qu'elles étaient les revendications politiques, qu'elles étaient les idéologies politiques des lesbiennes, et du lien par rapport au discours qu'elles avaient sur le godemiché. Après, si mademoiselle veut faire une intervention sur autre chose et revendiquer la liberté sexuelle, très bien. Je n'ai rien contre la liberté sexuelle, mais je ne vois pas ce que tu revendiques....

X : Déjà, par rapport à ton DEA, ça me fait vraiment chier que justement tu ne sois pas allée plus loin, que tu aies interviewé ces quinze lesbiennes et que tu sois satisfaite de ça, sachant que ton sujet était "godemiché et politique", et que maintenant tu poses la question des revendications des gouines politiques, de ce que nous faisons en tant que lesbiennes pro-sexe. Ces recherches, tu aurais dû les faire avant. Désolée, je trouve ça dommage. Autre chose, pour répondre un peu vite (mais on en reparlera ensemble, il n'y a aucun souci. Nous sommes là, venez nous voir), sur le fait que tu aies employé le terme de "mademoiselle", c'est ça nos revendications, c'est de dépasser complètement cette dualité, cette opposition homme/femme, de dépasser ce côté "si tu as le gode tu es actif, si tu ne l'as pas tu es passif". Je suis tout à fait d'accord, actif/passif, il n'y a pas de hiérarchie à avoir. En tout cas, on est dans ce travail de dépassement des genres binaires, et d'essayer de découvrir et d'explorer, c'est ce que disait la Portugaise, tout ce genre de rôle.

X : Je voulais dire que ton étude nous replonge dans le système binaire, et je viens dire ici qu'hier j'ai assisté à l'atelier de Tom et des trans. Elles sont autrement plus révolutionnaires que ton travail. Et quand je suis intervenue tout à l'heure en disant que je ne comprends pas ce que nous faisons ici, c'est que ton travail n'est pas du tout révolutionnaire, au contraire il est très réactionnaire. Je suis désolée.

Marie SOULATGES : Je n'ai pas fait un travail révolutionnaire, j'ai fait un travail scientifique de DEA.

X : Non. Tu t'es contentée, je reprends ce que tu as dit tout çà l'heure, tu t'es contentée de reprendre des interviews. Tu n'as pas fait de ton DEA un objet politique lui-même comme tu l'as dit, Tu n'es pas allée plus loin que ces quinze interviews.

Marie SOULATGES : Si vous me laissez la parole, je vais répondre. Je ne vais pas me justifier sur mon DEA, sur quelle était ma problématique. J'ai fait mon DEA, j'ai travaillé comme les étudiants de DEA travaillent. Là-dessus, je pense que je n'ai pas à me justifier. Si les gens ont envie de faire un travail sur les lesbiennes, sur les godes, sur tout ce qu'ils veulent, qu'ils le fassent. J'en serais ravie. Seulement, je voudrais juste revenir que ce que j'avais dit, effectivement quand on aborde la question de la politique les débats deviennent beaucoup plus houleux que quand on parle juste de sexualité.

X : J'ai deux questions pour Marie Soulatges. D'abord, pourquoi avez-vous présupposé que des universitaires féministes seraient plus ouvertes que d'autres pour la soutenance de votre DEA ? Ensuite, aussi sur des présuppositions, enfin de ce que j'entends dans ce que vous dites, pourquoi présupposez-vous que des gens de gauche soient plus ouverts à toutes formes de sexualité que des gens de droite ?

Marie SOULATGES : Alors, je ne pense pas que les gens de gauche soient plus ouverts sur la sexualité. En tout cas ce qui ressort de ce que j'ai pu constater jusqu'à présent, c'est que les théories qui associent sexualité et politique sont souvent des théories situées plutôt à gauche qu'à droite.

X : J'aurais dû préciser que je ne parlais pas des théories mais de la pratique.

Marie SOULATGES : Dans ce cas, je ne parlerai que de la gauche car l'autre partie, je la connais très mal. En ce qui concerne mon jury, effectivement j'ai choisi une directrice de mémoire féministe qui faisait partie de réseaux féministes de l'université. Evidemment ce serait à débattre ce qu'on entend par féminisme, mais je pensais avoir une ouverture sur les questions du genre et de sexualité, et donc, peut-être, pour mon mémoire. Cela a été une erreur de ma part. C'est quelque chose que je voudrais dire à tous les gens qui veulent faire un travail de recherche à l'université, qu'il est très difficile en tant que lesbienne de travailler avec des hétérosexuelles féministes, dans la mesure où les débats et les frictions qu'il a pu y avoir entre lesbiennes féministes et hétérosexuelles féministes sont toujours présents aujourd'hui, et qu'il est difficile de débattre de sexualité dans le milieu féministe.

X : En réponse à deux ou trois choses qui ont été dites, d'abord je pense que c'est stupide de débattre si on exclut les hommes de cette discussion ou non, puisque dans les relations lesbiennes, il n'y a que deux femme (ou plus), il n'y a pas d'hommes. Il y a une autre question qui est celle du pouvoir puisqu'on n'en parle jamais, dans le cadre de l'utilisation du gode, du pouvoir et du plaisir qu'il y a à être pénétré. Et c'est peut-être ce qui manque dans l'approche féministe.

Du GODE non SUBSTITUTIF

X : Je voudrais juste faire part de mon étonnement, je suis un peu étonné que dans une discussion sur les godes, et en particulier de leur utilisation par les lesbiennes, que l'un des mots qui est revenu le plus souvent fut "pénis". Je pense que se serait un truc à interroger dans la suite de ton travail. La question a été posée à un moment dans les discussions, mais tu ne t'y es pas attardée. Peut-être que tu as des idées que tu pourrais développer maintenant. J'ai quand même l'impression qu'il ne s'agit pas, pour reprendre ce que tu as dit, d'empêcher les lesbiennes d'utiliser un pénis, un substitut de pénis, mais

simplement, je crois, de permettre à ceux qui souhaiteraient ou qui pourraient échapper à l'hétéro-normativité (dont tu disais un peu plus tôt qu'il est difficile d'y échapper, ce sur quoi tout le monde est à peu près d'accord) mais il s'agit de ne pas leur imposer d'être dedans. Il serait intéressant de réfléchir à savoir si toutes les lesbiennes qui utilisent un gode, l'utilisent comme un substitut de phallus. Là encore, cela a été abordé tout à l'heure, et je le redis parce que cela me semble intéressant. Quand dans un couple homo masculin on utilise des godes, là où il y a deux pénis à portée de la main, il me semble que c'est autre chose, que ce n'est pas qu'un pénis, qu'un substitut de pénis. Cela serait vraiment intéressant de t'entendre là-dessus, et de laisser la possibilité aux lesbiennes et aussi aux homosexuels masculins (et à d'autres) d'utiliser un gode ou un objet qu'on s'introduit dans le corps sans que se soit nécessairement le substitut d'un pénis. Car j'ai l'impression, vraiment, qu'on est dans une visée naturaliste, essentialiste. Je me répète parce que je veux que se soit clair, il ne s'agit pas du tout d'empêcher les lesbiennes d'utiliser des substituts de pénis... Je le dis parce que c'est la réponse qui a été faite... non, il s'agit de laisser la possibilité aux lesbiennes et aux autres d'utiliser dans leurs relations sexuelles des objets qu'on s'introduit dans le corps sans que se soit nécessairement en rapport avec le pénis.

Des GAY STUDIES par et pour les GAYS ?

Tom REUCHER : Je voulais juste faire une correction. A chaque fois, on dit que le sexe féminin est par défaut, or c'est complètement faux. Car lorsqu'on a commencé les études, on ne s'est intéressé qu'à la fabrication des mâles. On ne s'est pas occupé de la fabrication de l'ovaire. Et quand on a commencé à l'étudier, on a constaté qu'il y a aussi des processus de déterminisme actif pour devenir femelle au sens biologique, génétique du sexe. Il n'y a pas de sexe par défaut. C'est un truisme qui doit disparaître. Et puis, ce qu'on constate dans les universités françaises, c'est qu'il n'existe pas de département d'études lesbiennes, d'études gay et d'études trans. Et ça manque. A quand la création de départements universitaires consacrés aux études gays/lesbiennes/bi et trans et même inter-sexe, queer et compagnie ? Moi, j'ai le même problème : trouver un directeur de thèse pour continuer mon travail de recherche sur les trans. Ce n'est pas possible.

Marie SOULATGES : Je ne pense que cela soit plus facile, que je pense que ça a moins d'intérêt universitaire, en tout cas, de travailler en tant que trans avec des trans, ou en tant que lesbienne avec des lesbiennes, de faire des gender studies ou des lesbians studies ou des trans studies. Je pense que ce qui est important, c'est justement que le travail visible en dehors de la communauté dans laquelle on est. Je pense que c'est là que cela peut avoir un impact. Sinon il suffit de faire un travail avec sa petite amie, et de faire un DEA sur les lesbiennes justement dans le lit toutes les deux. Je suis sûre qu'à ce moment là, les gens seront d'accord. Je pense que c'est plus intéressant de travailler avec des gens qui n'en sont pas. Et si j'avais à retravailler sur la question, je ne travaillerai pas avec une lesbienne, j'essayerais de travailler (mon propos risque de paraître très réactionnaire) avec un homme.

Ensuite, je vais répondre à monsieur, même si cela va paraître très réactionnaire de dire "monsieur". Ce que je veux dire dans mon DEA, je pense que dire : les lesbiennes se servent ou essayent de se servir du gode pas en tant que substitut de pénis mais en tant que objet donnant du plaisir, c'est quelque chose d'acquis. Et je pense que ce qui serait à acquérir aussi, c'est le droit des lesbiennes à prendre leur pied avec un pénis, et même à prendre leur pied en s'identifiant à un homme si elles en ont envie.

Tom REUCHER : Je voudrais juste rajouter que ce n'est pas qu'on doit être gay ou lesbienne pour s'occuper absolument de ça, ou avoir des directeurs de recherche gays, bis ou trans, c'est qu'il devrait avoir des départements de recherche consacrés à ces études. C'est ça que je dis. Et que c'est mieux si c'est des personnes concernées qui font des études, ce que j'ai sorti sur la sexualité des transsexuels (je ne parle pas des transgenres mais uniquement des transsexuels), il n'y a personne d'autre qui l'a sorti. Ce n'est qu'un mémoire de maîtrise, et pourtant il apporte des choses. De ma place où j'ai parlé, j'ai apporté des choses que personne n'avait apportées. Car on traverse ces expériences, on a une place qu'aucune personne qui n'a pas traversé ces chemins, ne peut comprendre. Et du coup, on va amener des questionnaires vachement plus fins. Voilà, c'est tout.

X : Il y a une demande que je crois entendre depuis le début de l'après-midi, c'est la demande à l'égard du monde politique. Est-ce qu'il s'agit des partis politiques ? Est-ce qu'il s'agit des différentes personnes sur le plan politique ? Tout à l'heure je me suis senti visé parce que ce matin j'avais parlé du mariage gay. Aussi, j'aimerais que tu précises ta question.

X : Je pense que ce qui est important c'est que les lesbiennes, les homosexuels, les trans et tous ceux qui sentent avoir une identité communautaire sortent de leur communautarisme et aillent vers le politique, et aillent vers un engagement beaucoup plus global vis-à-vis de la société, et ne se contentent pas de défendre leurs intérêts personnels et de faire du lobbying. Ce n'était pas une attaque personnelle.

GODE ou PENETRATION ?

X : A la réponse que tu as faite, le désaccord avec toi m'apparaît plus clairement. Tu considères que c'est une chose acquise que le gode soit un objet de plaisir et qu'en revanche il faudrait se battre pour qu'on ait le droit de le considérer comme une bite, moi je considère que c'est exactement l'inverse. En réalité nous vivons dans une société qui est profondément essentialiste, une société qui considère qu'une bite ça rentre dans un vagin et que c'est comme ça que les choses se font. Il est beaucoup plus évident pour la société, pour l'ensemble des gens qui nous entourent (pas ici mais dans l'autre France) et pour certains d'entre nous, de considérer que un gode est un substitut de phallus. Je ne crois pas du tout qu'il soit acquis pour les gens qu'un gode soit un objet de plaisir et qu'il faudrait qu'on se batte pour avoir le droit de considérer qu'un gode c'est le remplacement d'une bite. Je crois que le considérer comme le remplacement d'une bite, comme le substitut d'une bite, c'est absolument évident pour l'immense majorité qui sont autour de nous, mais qu'en revanche le considérer comme un objet de plaisir qui ne soit pas simplement un bite de substitution qu'on se met dans un vagin ou un cul, c'est plus compliqué. Le considérer simplement comme un objet de plaisir neutre, c'est plus compliqué.

X : Je ne pense pas que l'objet de plaisir puisse être neutre. C'est important que celles qui ont envie de considérer le gode comme un objet de plaisir le considèrent comme tel, et puissent le faire.

X : Je m'interroge aussi sur une chose. On a parlé beaucoup sur gode ou pas gode, comme si c'était pénétration/pas pénétration. Il me semblait que peut-être dans les années 70 cela a été l'objet de débat. Maintenant, pour moi le débat c'est gode et pas la main, pénétration et pour quel objet. Et donc je me disais que maintenant qu'on valorise l'utilisation du gode et pas forcément que de la main, du corps, je me disais est-ce que ça ne participerait pas en ce moment de ce qu'on voit avec le travail du tatouage, des implants, de je ne sais trop quoi, où on voudrait sortir d'une sorte de naturalisation de la sexualité. C'est un peu ce que tu disais tout à l'heure, peut-être que des femmes, des lesbiennes pour sortir d'une sorte de sexualité conçue du XIX^{ème} par le corps où la femme est beaucoup dans le naturel, dans son corps, il y a peut-être à sortir de ça. Je vois une piste comme ça.

Finalement je voulais conclure surtout pour dire, puisque ici c'est une chambre mais publique et que le sexe est politique, je crois qu'on pourrait faire, il y a plein de caméras, un kissing devant les caméras, dans un champ public. On en fera peut-être un tout à l'heure, mais j'avais envie de proposer ça. On ne va peut-être pas tous utiliser des micros, des godes, mais j'avais envie que l'on finisse par ça. Je ne sais pas comment ça s'organise, mais là il y a les caméras qui nous regardent. Un kissing ... ? On s'embrasse, on embrasse comme on veut. Mais quelque chose où on sort un peu du guindé de l'institution. Et là au moins, on sort du lit et de la chambre. C'est une autre chambre, alors on fait un kissing public.

X : En tout cas, n'oubliez pas le préservatif avec les godes !

Etes-vous SEXOPHOBE ?

Sandrine DECHAUME : Je voudrais d'abord faire deux, trois petits rappels. D'abord qu'il y a des projections demain, aux *UEEH* (à 17 heures) avec le *Centre Simone de Beauvoir*, et ce soir, toujours à Luminy, il y a une soirée musicale animée par Bruno Peguy, à partir de 22 heures. Enfin, la manifestation prévue à la fin du présent colloque. Mais pour l'instant, sans plus attendre, Louis-Georges Tin va vous présenter sa communication "Etes-vous sexophobes ?". Louis Georges Tin qui a beaucoup publié dans le champ de l'histoire de la sexualité et des homosexualités, et qui est également l'un des co-fondateurs de la Journée mondiale contre l'homophobie qui s'est tenue pour la première fois le 17 mai dernier.

Louis Georges TIN* : Etes-vous sexophobes ? C'est donc la question inaugurale que j'ai retenue pour cette présentation. En réalité, il s'agit pour moi plutôt de réunir ici quelques idées plus ou moins organisées et que j'ai jetées sur le papier. Le thème de la table ronde ("Expression/répression") m'a beaucoup intéressé, d'autant que j'avais dirigé, il y a quelques temps, un colloque sur, précisément, le thème 'Homosexualité, expression/répression'. Et on vient de me confirmer que c'est ici un clin d'œil, et je trouve évidemment cette communication, cette problématique plutôt intéressante, d'autant mieux qu'elle illustre une contradiction qui me semble fondamentale dans le champ social qui est le notre. En effet, l'expression de la sexualité semble largement accordée, largement possible. Si on tape, par exemple sur Google le mot "sexe", on a des millions de références, beaucoup plus que pour "god" (Dieu) ou "money". Il semble donc que le sexe est beaucoup plus intéressant pour les internautes que la divinité ou l'argent. Nous avons l'impression que la sexualité est partout accessible, diffusée. En même temps, la plupart des sites où j'ai voulu me rendre pour voir ce qu'il en était, étaient interdit au moins de 18 ans. Par bonheur, j'ai un peu plus de 18 ans. Mais chaque fois qu'il y a cette prolifération, en fait il y a en même temps des restrictions qui sont proposées, imposées. En l'occurrence, dans beaucoup de pays les sites ne sont pas accessibles, ils sont filtrés, interdits, les parents sont invités à les contrôler. Et il y a des moyens de plus en plus sophistiqués pour interdire aux petits enfants d'accéder à ces images. Qui en même temps sont de plus en plus nombreuses. Alors on trouve chaque fois des moyens de contourner les filtres, les clefs, les codes, etc..... Au final, on a l'impression que la répression des discours et des images sexuelles prolifère en même temps que les images elles-mêmes.

Je suis quand même un peu étonné de voir qu'il y ait depuis quelques années, mais ce n'est pas tout à fait nouveau en réalité, tellement de craintes concernant les enfants et ce qu'ils peuvent voir à la télévision. Les enfants ne peuvent pas voir de la sexualité à la télévision, mais tous les meurtres qu'ils voient tous les jours ne semblent pas aussi inquiétants. C'est ça qui me frappe, entre autres choses. Je remarque également que dans l'échelle des choses insupportables. Aujourd'hui, l'innommable est en passe d'être détrôné. Jusqu'ici, l'innommable, l'horreur absolue, c'était la Shoah. Cela semblait logique. Je remarque qu'aujourd'hui la violence sexuelle tend à supplanter la barbarie nazie. Je vois par exemple que quelqu'un comme Papon, complice de crime contre l'humanité, à une peine de dix ans alors que des agressions sexuelles (qui sont évidemment scandaleuses) peuvent aller beaucoup plus loin. Dans l'échelle des peines, la hiérarchie est aujourd'hui souvent étonnante. Voilà quelque chose qui attire mon attention.

* **Louis-Georges Tin** : Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé, docteur ès lettres, il est spécialiste de l'histoire de la sexualité en général, et des questions gais et lesbiennes en particulier. Il a dirigé le Dictionnaire de l'homophobie aux PUF, en 2003, et il est par ailleurs le fondateur de la Journée mondiale de lutte contre l'homophobie, dont la première édition a eu lieu le 17 mai 2005 dans plus de 40 pays.

Par ailleurs, depuis dix ans les débats scientifiques, dans ce pays, concernent principalement les questions de sexe et de genre. Et je ne m'exclue pas de ces scientifiques. Or je me demande si dans le champ social, l'enjeu massif ne serait pas plutôt la sexualité. Plutôt la sexualité que le sexe ou le genre qui sont des questions passionnantes, j'en conviens mais c'est peut-être la sexualité qui est le vrai problème. Par exemple, les débats sur le sida ont montré ce qu'il en était. Tout de suite les images liées à la sexualité présumée débordante et désordonnées des gays ont été remobilisées. Au-delà du Pacs, autre exemple, le vrai problème est la parentalité qui n'est toujours pas réglée. Loin de là. Ce qui gêne, on ne le dit pas toujours, c'est d'envisager un couple de gays ou de lesbiennes, avec une sexualité qui est ce qu'elle est, avec des enfants à côté. On ne dit pas toujours le mot "pédophilie", on ne dit pas toujours ces choses là, mais évidemment c'est la question de la sexualité par rapport aux enfants, la question de sexualité en général qui pose problème quand on veut aller plus loin dans ces questions. Sans parler de débats récents qui ont eut lieu à propos de la prostitution ou de la pornographie. Voilà pourquoi il me semble opportun de mettre l'accent sur la question de la sexualité, et par conséquent sur la question de la sexophobie

Du REFUS de la CHAIR

Dans nos sociétés occidentales, évidemment la sexophobie se fonde sur la religion. Ce qui me paraît le plus significatif, c'est le passage de l'anthropologie juive à l'anthropologie chrétienne. En effet, l'anthropologie juive se fondait sur la promesse faite à Abraham, Isaac et Jacob, d'une descendance aussi nombreuse que les grains de sable dans la mer ou les étoiles dans le ciel. Quand on lit l'Ancien Testament, cette promesse est sans cesse répétée, continuellement réaffirmée. La seconde anthropologie, l'anthropologie chrétienne qui est vraiment une rupture, se fonde au contraire sur l'ascèse sexuelle. Et même, sur le refus de la chair. En effet, quand on y regarde un petit peu, le Christ est un célibataire, sa mère est une vierge, ses disciples délaissent femmes, enfants et familles pour le suivre, la prostituée est pénitente. De sorte que les modèles implicitement promus par les Evangiles sont des modèles liés à une forme de refus de la chair, de la sexualité. Dans le Nouveau Testament, Saint Paul va encore plus loin car il explique que le couple n'a pas pour but de satisfaire la libido, mais au contraire d'éteindre la concupiscence. Et il explique que le mieux est de consacrer son célibat et son existence à Dieu, et que faute de mieux, ceux qui ne peuvent y accéder peuvent vivre en couple, mais c'est un pis-aller. Une perspective qui n'était pas pensable dans le cadre ordinaire de la pensée juive.

Pendant tout le Moyen Age, c'est vraiment cette idée qui était présente en creux dans les Evangiles, renforcée par Saint Paul, qui va être développée à loisir. L'éloge de la vie solitaire, de la vie célibataire, monastique... constitue un topo repris dans des milliers de textes. J'avais essayé de faire une liste et j'ai arrêté en rase campagne quand j'ai vu combien ils étaient nombreux. On parle de la Patrologie, ensemble des textes recueillis par l'abbé Migne. Cette prolifération discursive est véritablement considérable. Le Moyen Age chrétien développe en ce sens une éthique des pieuses confréries qui affirment le primat de la vie spirituelle sur la vie charnelle. Selon Saint Jérôme, par exemple, si les noces peuplent la terre, les vierges peuplent le paradis. C'est un mot fameux, sans cesse repris par tous les commentateurs. On commence à penser la notion même de péché originel en la reliant au péché de chair, ce qui n'était pas évident dans la théologie juive. Ces tendances sont même exacerbées par un certain nombre de sectes qui vont encore plus loin dans cette idée. Les sectes dissidentes, et même certains mouvements au sein de l'Eglise vont plus loin dans cette idée, comme les Cathares, les Vaudois, et plus tard les Calvinistes. Bref, dans l'Occident chrétien, le refus de la chair aboutit à ce que l'historien des religions Jean Delumeau appelle à juste titre (selon moi) la "pastorale de la terreur".

Voilà donc le paradigme religieux dans lequel s'inscrit la notion de sexophobie à laquelle je pense. Mais il s'agissait plutôt de chair, le mot "sexe" n'existait pas vraiment à cette époque. Et c'est donc dans la société laïque que nous connaissons, qui se développe au XVIII^{ème} siècle, qu'on arrive à une pensée de la sexualité qui ne fait que reprendre, sous un mode laïque, ce qui se disait autrefois sous un mode religieux. Selon une idée courante, le déclin des pouvoirs religieux en Occident aurait permis une certaine libération sexuelle. Michel Foucault a contribué à la critique de cette illusion, et Norbert Elias a montré que la dynamique de l'Occident s'était fondée en partie sur une éthique de la pudeur. Aujourd'hui, les éléments fondateurs de la sexophobie ne sont plus à chercher nécessairement dans les origines religieuses.

Et par un transfert de compétences des autorités religieuses aux autorités civiles, le refus de la chair s'est laïcisé en prenant le visage de la sexophobie moderne, telle que la connaissent nos sociétés industrielles. Je ne veux pas aller beaucoup plus loin en ce sens parce que se serait trop long, et assez évident du reste, mais je voudrais davantage m'intéresser aux implications politiques liées à cette notion de sexophobie que j'essaie d'élaborer et de discuter avec vous. De fait, aujourd'hui, deux tendances fortes apparaissent : l'autonomisation croissante de la sexualité dans le monde contemporain, et le renforcement des normes sexuelles.

Entre AUTONOMISATION et NORMES

L'autonomisation croissante de la sexualité dans le monde contemporain fait que la sexualité cherche à s'affranchir à la fois des causes psychologiques (en l'occurrence l'amour) et de la finalité génésique (c'est-à-dire la reproduction). Les pratiques sexuelles, aujourd'hui, permettent de s'autonomiser sans faire référence à cet amont et cet aval qui étaient autrefois les règles supposées des pratiques. En l'occurrence, il y a deux choses qui ont joué un rôle considérable. C'est d'abord la contraception. Cette dernière a permis de maîtriser une sexualité sans reproduction. Ensuite, on peut conjecturer que les nouvelles techniques de procréation qui existent, et celles qui se développent, permettront de maîtriser une reproduction sans sexualité. Ce qui est à la fois l'inverse et le complémentaire. Ces techniques de procréation comme le bébé éprouvette, l'exogénèse (certains scientifiques y travaillent) les utérus artificiels, pourquoi pas le clonage, en tout cas la recherche biologique semble permettre, à l'horizon des pratiques d'aujourd'hui et de demain, d'envisager une reproduction sans sexualité. Alors que la contraception c'était la sexualité sans reproduction. En ce sens, les évolutions techniques permettent d'autonomiser plus que jamais le plaisir sexuel. C'est la première tendance qui m'apparaît très fortement à l'aune des technologies qui sont de plus en plus à notre disposition.

Parallèlement à cette autonomisation croissante de la sexualité, il y a un renforcement des normes sexuelles. Par exemple, [Gayle Rubin](#) a montré à quel point les contraintes s'étaient renforcées dans les dernières décennies. Evidemment, il faut avoir une sexualité avec quelqu'un de l'autre sexe, du même âge si possible (ni trop jeune, ni trop vieux), sans relation marchande car la prostitution n'est pas moins stigmatisé aujourd'hui qu'hier, bien au contraire. Les lois contre la prostitution sont globalement, dans l'occident, plus virulentes qu'à l'époque du victorianisme triomphant. D'autant qu'elles sont menées aussi bien (fait nouveau) par des gouvernements de gauche que de droite. Robert Badinter disait récemment, lui qui avait participé à la dépénalisation de l'homosexualité que si, aujourd'hui, Oscar Wilde avait des pratiques qui furent siennes, il encourrait une peine beaucoup plus grave que celle qui fut la sienne il y a plus de cent ans. Voilà qu'il y a un renforcement des normes sexuelles qui coexiste avec une prolifération des possibilités sexuelles.

D'ailleurs, puisque je travaille, en particulier, sur la question de l'homophobie, je me demande si celle-ci ne se fonde pas principalement sur une sexophobie. C'est-à-dire que lorsque j'ai travaillé, et que je continue de travailler sur l'homophobie, je me demande si ce n'est pas la question de la sexophobie qui prime. Car l'image ordinaire de l'homosexuel c'est l'image d'un être sexuel, essentiellement sexuel, saturé de sexualité. Et voilà ce qui, au fond, dérange le plus. Il y a beaucoup d'autres choses, j'en conviens, mais il me semble que c'est bien l'idée que les homosexuels seraient forcément sexuels qui constitue la matière la plus importante dans l'homophobie telle qu'elle s'exprime en général. C'est vrai pour les gays, je pense que c'est tout aussi vrai pour les lesbiennes, étant entendu qu'une femme qui échappe à la chasteté ordinaire qui lui est assignée, c'est évidemment une rabatteuse du porno. C'est l'image classique des lesbiennes, la lesbophobie, elle aussi, se fonde, en bonne partie, sur une sexophobie. Et comme les lesbiennes sont si fréquemment associées à l'univers de la pornographie hétérosexuelle, cela se renforce.

Je pense que l'on pourrait en dire autant de la biphobie. Les bisexuels étant supposés être beaucoup plus sexuels que les gays et les lesbiennes à la fois (ce qui est très difficiles à imaginer), et donc ils sont le comble de la débauche. La biphobie est vraiment de la sexophobie. Je ne sais pas si je pourrais dire la même chose pour la transphobie. Je ne sais pas si la transphobie est essentiellement une affaire de sexophobie. Cela me semble différent. Je ne vais donc pas m'étendre sur cette réflexion. La transphobie, me semble-t-il est quelque chose de très différent. Alors qu'en matière de gayphobie, de lesbophobie et de biphobie, il s'agit massivement de sexophobie.

Entre ASEXUATION et INTEGRATION

Pour autant, la lutte contre l'homophobie progresse. Et nous y travaillons toutes et tous. C'est vrai. Cependant je me demande si cette lutte qui progresse en Occident (et pas dans le monde entier, loin de là), ce n'est justement pas parce que les associations LGB ont réussi à présenter l'homosexualité sous un jour moins sexuel qu'auparavant. Et je dois dire que je m'inclus dans les militants et les militantes qui travaillent en ce sens. Je veux dire qu'en tout cas les homosexuels étaient jusqu'alors perçus principalement comme des êtres sexuels, des bêtes assoiffées de sexe, se vautrant dans la fange ou le sperme (ou ce que vous voulez), ce qui est tout à fait répugnant ou effrayant pour l'opinion publique majoritairement sexophobe. En revanche, si nous autres militants et militantes, nous présentons des êtres moins sexués, des êtres qui même lorsqu'ils parlent de sexualité font de la prévention contre le sida (je ne critique pas *Act Up*, je suis très solidaire d'*Act Up*, et je m'inclus, encore une fois, dedans), notre discours donne pour certaines personnes une image du style "ils couchent mais quand même ils font des efforts". Pareil, quand nous demandons le droit au mariage ou à la parentalité (et je soutiens ce combat), certaines personnes se disent que cela, finalement, les rassure. Car ils y voient, quand même un processus de normalisation, d'asexuation des homosexuels. De sorte que l'intégration relative des gays, des lesbiennes et des bisexuels depuis dix ans se fait, peut-être, au prix d'une vision moins sexualisée sinon asexuée des homosexuels. De sorte que peut-être ceux qui sont les plus sexuels des homosexuels sont plus stigmatisés qu'ils ne l'étaient hier. C'est une chose que nous devons avoir présent à l'esprit. Et pour ma part, j'entends œuvrer à la fois pour celles et ceux qui veulent obtenir le mariage et la parentalité, et celles et ceux qui veulent garder l'image hyper sexuelle qui est la leur. Les deux me paraissent, évidemment, aussi légitimes.

En CONCLUSION

En tout cas, c'est peut-être ici qu'apparaît l'intérêt politique de cette notion de sexophobie, telle que je l'entends. Même si je ne le l'ai pas défini, mais j'espère que vous ne l'avez pas remarqué. La sexophobie s'applique autant aux gays qu'aux lesbiennes, qu'aux bisexuels, peut-être qu'aux transsexuels (s'il y a des questions, je veux bien y réfléchir), mais aussi aux prostituées, aux jeunes filles excisées (puisqu'il ne faut pas qu'elles aient trop de plaisir), également aux salopes, aux filles des banlieues qui ont une minijupe ou qui refusent le voile. La sexophobie est donc un concept qui peut s'appliquer à des catégories sociales extrêmement diverses, et pas seulement les personnes LGB ou LGBT. Comme les filles qui avant avortaient. On peut multiplier le champ d'application de cette notion.

Du coup, elle permet de repenser le champ politique au-delà des clivages apparents, souvent artificiels du reste, car nous voyons bien que sur tous ces fronts évidemment très différents, nous avons souvent les mêmes adversaires, au fond. Donc la transversalité même du concept de sexophobie rend possible des rapprochements théoriques et donc des alliances politiques. Dès lors, face à la sexophobie ambiante, je me sens porté à repenser la formulation même de mes revendications, de nos revendications futures. Sans renoncer à parler de sexisme, de lesbophobie, de gayphobie, de biphobie ou de transphobie, qui sont des opérateurs intellectuels et des leviers politiques d'importance (cela me paraît fondamental, je ne remets nullement cela en cause), peut-être pourrions-nous aussi repenser nos revendications, nos alliances, et notre avenir dans l'affirmation philosophique et politique des droits sexuels en général, pour lutter contre la sexophobie en général.

Marie SOULATGES : Avant les questions, je voudrais juste dire un mot parce qu'à deux reprises Louis-Georges a parlé de la transphobie, et de quels seraient les rapports à la sexophobie et justement tu disais que tu ne savais pas trop et que tu devais y réfléchir. A ce propos, j'ai oublié de parler de Porpora qui aurait pu répondre à cette question. Porpora dont l'intervention était prévue cet après midi et qui n'a pas pu venir car on ne trouvait pas sa pièce d'identité, et on l'a appris hier, et jusqu'à cette après midi je ne savais pas si elle venait. Voilà, j'aimerais signaler son absence. C'est un peu dommage.

X : A propos de la sexophobie, ce qui est intéressant c'est qu'à l'inverse j'ai l'impression que finalement il y a plus de pression sur les couples hétéros que sur les couples gays. Le sexe serait encore plus tabou chez les hétéros, et peut-être qu'ils nous jalouent un peu, sans se l'avouer. En illustration, j'avais fait il y a cinq ou six ans une petite enquête de socio avec deux filles sur le Viagra, quand il y a eu les scandales. Et ce qui était intéressant de voir, c'est les médecins qui trouvaient que ce soit normal que cela soit remboursé par la Sécurité sociale, car cela faisait partie de la santé, alors que les médecins qui faisaient partie des comités d'éthique ou des conseils des médecins, trouvaient que n'y avait absolument aucune raison de le rembourser parce que la sexualité ne faisait pas partie, pour eux, de la santé. Pour eux, être en bonne santé n'incluait pas une activité sexuelle normale. C'étaient les deux arguments sur lesquels s'opposaient ceux qui étaient pour ou contre le remboursement du Viagra. Ce qui était révélateur de à quel point la sexualité est encore considérée à l'intérieur du couple comme n'étant pas un ingrédient de ce même couple. J'ai connu un couple de cinquante ans dont le mari m'a dit, devant sa femme (elle n'a rien répondu mais elle fut un peu surprise) qu'un couple était fait pour avoir des enfants, que l'affection ne compte pas. En même temps il était homophobe. Ce qui n'est pas très étonnant.

Louis-Georges TIN : Je crois aussi que l'un des intérêts de cette notion, s'il y en a, c'est qu'elle est tout à fait opportune pour penser aussi les relations hétérosexuelles. En effet, quand je parlais des alliances théoriques et des alliances politiques possibles, c'est ça. J'ai également essayé de penser la notion d'hétérosexisme, notion qui intéresse les homosexuels parce qu'elle produit l'homophobie, les femmes parce qu'elle produit du sexisme, et les hommes hétérosexuels parce qu'elle produit des contraintes et des normes. Et les hommes hétérosexuels se croient obligés, en effet, d'être à la hauteur des normes sociales. Et qu'il s'agisse d'hétérosexisme ou de sexophobie, en effet il y a là un intérêt stratégique pour toutes et tous. Il ne s'agit pas de combat partiel ou d'une pensée qui concernerait seulement tels individus. Cela fait beaucoup de gens.

LESBOPHOBIE contre SEXOPHOBIE ?

X : Je trouve cette notion très intéressante, aussi bien au niveau théorique qu'au niveau de la portée politique que cela pourrait avoir. J'ai juste deux réserves. D'abord à propos de la remarque que vous avez faites par rapport aux lesbiennes, en faisant le parallèle avec les gays en disant qu'ils étaient associés à une sexualité débridées comme les lesbiennes. Je ne suis pas d'accord. Evidemment, il y a l'utilisation des lesbiennes dans la pornographie hétéro, mais j'ai l'impression que la vision dominante des lesbiennes c'est plutôt une négation du lesbianisme, une invisibilisation de la sexualité des femmes entre elles. Ensuite, deuxième remarque à propos du fait que la sexophobie primerait sur l'homophobie, vous avez pris l'exemple de l'homoparentalité en disant que ce qui fait le plus peur c'est la sexualité des parents homosexuels, sexualité qui serait un danger pour les enfants. J'ai travaillé sur l'homoparentalité et j'ai fait un travail de terrain en ethnologie avec des homos parents et leur entourage familial, et ce n'est pas ça qui ressortait. Dans les discours médiatiques, autant que dans les discours quotidiens des gens, que c'est plus le fait qu'un enfant soit élevé par deux personnes du même sexe, identifié comme deux personnes du même genre, donc avec deux modèles de femmes (deux modèles féminins) ou deux modèles d'hommes (deux modèles masculins). Je reprends un discours entendu. Bref ce qui gênait c'était qu'il n'y ait pas un modèle de père et de mère, c'est-à-dire un modèle masculin et un modèle féminin. Notamment pour les lesbiennes, où on ne réfléchit pas tellement au fait qu'elles ont une sexualité. C'est juste qu'il va y avoir deux femmes, pas de modèles masculin, paternel.

Louis-Georges TIN : Je ne veux pas rabattre les notions d'homophobie ou de lesbophobie complètement sous celle de sexophobie. Je veux dire que la sexophobie entre largement en compte, mais elle n'épuise pas la lesbophobie. Il est certain que, par exemple, dans la lesbophobie, entrent des éléments distincts. Il y a à la fois la sexophobie, l'idée qu'il y a trop de sexe, mais il y a aussi parfois l'idée contraire (qui est tout aussi lesbophobe) que la sexualité lesbienne n'est pas une sexualité. Et donc, dans la lesbophobie, il y a à la fois sexophobie et l'idée qu'il n'y a pas du tout de sexe (ce qui est aussi une forme de

sexophobie). D'ailleurs je n'en ai pas parlé ici, mais on peut affiner cette analyse en remarquant qu'il y a une sexophobie par forclusion (il ne faut pas qu'il y ait du sexe), et la sexophobie par projection (partout, du sexe). Il est clair que dans la lesbophobie il y a plusieurs mouvements qui coexistent, qu'il y a différentes manières d'être lesbophobe. Pareil pour la question de l'homoparentalité. En effet, pour beaucoup de gens c'est la question du genre qui est l'obstacle qu'ils n'arrivent pas à surmonter. Mais il y a aussi la question de la sexophobie, de la sexualité des parents, de comment va-t-elle influencer les enfants, si au lieu de devenir normalement hétérosexuels (comme tout le monde) ils devenaient homosexuels. Je crois qu'il y a les deux. La sexophobie n'explique pas tout dans ce débat, mais elle entre largement en ligne de compte à un point que j'avais un peu négligé. Ce qui fait qu'à l'époque où je m'occupais du dictionnaire de l'homophobie, j'avais songé à une entrée "sexophobie", mais je n'aurais pas eu le temps de la rédiger moi-même (je commence seulement maintenant) et je n'ai pas trouvé de personne qui m'avait dit que cela l'intéressait ou qu'elle y avait pensé. Et je me suis dit que tant pis, je la laissais de côté, même si pour autant ce n'était pas une chose à négliger. Alors j'essaie de faire amende honorable, de me racheter une conduite, et d'apporter des éléments nouveaux à cette réflexion. Mais en effet, la sexophobie n'épuise pas la lesbophobie ou les discours homophobes en général.

Irène : Je voulais te dire que quand je t'ai écouté, j'ai retrouvé quelque chose que je retrouve régulièrement aux *UEEH* (et ailleurs aussi), c'est cette impression d'entendre un discours masculin (ce qui est normal) qui n'est pas conscient d'être exclusivement masculin (ce qui, pour moi, l'est moins). Je précise que je parle au nom (car on parle de féminisme dans le cadre de cette journée), de mon féminisme à moi. Car il me semble bien qu'il y ait des féminismes et non pas un féminisme. Au cours d'une discussion un peu orageuse que nous avons eu sur la prostitution aux *UEEH*, j'ai vu qu'il y a des féministes qui ont d'autres positions. Mais au nom de mon féminisme à moi, il y a quelques petits oublis ou quelques différences d'analyse que je trouve significatives. Et je vais t'en donner trois :

FEMMES : entre MÉPRIS et CONTRACEPTION

Quand tu faisais l'analyse anthropologique entre judaïsme et la religion chrétienne, effectivement tu insistais sur le fait que dans le judaïsme il n'y a pas ce côté monastique de vivre sans sexualité. Mais s'il y a bien une chose que le judaïsme a transmise au christianisme et plus tard à l'Islam, c'est cette haine, ce mépris des femmes. Car après tout, il y a Marie la vierge, mais il y a aussi Eve la tentatrice. D'ailleurs, elle utilisait peut-être le serpent comme gode.... Bref, il y a Eve la tentatrice, mais il n'y a pas que ça. Si tu prends l'histoire d'Abraham (considéré dans la religion juive comme le Père, comme le personnage positif, ainsi que Sarah, sa femme), il faut se rappeler que comme sa femme ne pouvait pas avoir d'enfant, il en a fait à la servante. Et quand sa femme à cent ans (PMA extraordinaire. On n'a pas attendu Marie la Vierge pour avoir des enfants par des méthodes modernes), bref quand, à cent ans, elle s'est retrouvée enceinte, Abraham, ce grand saint, a envoyé dans le désert la servante avec son gosse crever de faim. Il faut voir, ici, comment on traite la femme. Ou bien elle peut avoir des enfants, et effectivement c'est notre mère à tous, mais si elle ne peut pas avoir d'enfant elle n'a aucune valeur. Et ça, c'est très bien passé du côté chrétien. Le mépris ou la haine des femmes, c'était déjà présent. Je crois qu'il est important de dire que bien sûr, sur la sexualité, il n'y a pas tout à fait la même position, dans l'Islam non plus. La haine du corps que le christianisme a poussé très loin. Mais pour qui ? Pour les hommes !

Le deuxième point sur lequel je voulais revenir, c'est quand tu disais que la contraception avait permis de libérer la sexualité de la reproduction, et que maintenant il existe des techniques qui permettent de libérer la reproduction de la sexualité. C'est un parallèle intéressant. Mais c'est un parallèle sur lequel il y a des féministes qui s'interrogent. Car n'est-ce pas une façon d'enlever un pouvoir (je n'aime pas trop ce terme, et personnellement le fait de pouvoir avoir des enfants n'est pas tellement un pouvoir) aux femmes ? Car la revendication de femmes était "mon corps est à moi", et maintenant se serait "mon corps est à la science". Car toutes ces méthodes, ce n'est pas quelque chose qui appartient à la personne qui peut décider, c'est quelque chose qui doit passer par des scientifiques. Et la plupart d'entre eux sont toujours des hommes. Aussi, je ne suis pas sûre que ce soit vraiment quelque chose qu'on peut mettre en parallèle. Et en tout cas (je ne dis pas que j'ai une réponse) cette interrogation est pour moi une interrogation foncièrement féministe.

Et enfin, troisième point pour ne pas parler de prostitution, même si tu as fait dans la même phrase un lien entre prostituée et fille excisée, mais c'était peut-être un hasard, c'est à propos des lesbiennes. Tu as soulevé cette question de savoir si elles seraient stigmatisées parce qu'elles seraient sur-sexuelles ou parce qu'elles seraient sans sexualité. Je crois qu'on oublie un peu le côté social. C'est à dire le gros scandale du lesbianisme, c'est que des femmes puissent se passer des hommes. Déjà que des femmes puissent se passer des hommes économiquement, parce qu'elles travaillent, c'est une perte de pouvoir pour les hommes, et si en plus elles peuvent s'en passer sexuellement, les hommes (comme groupe social) ont perdu un gros pouvoir. La lesbophobie, dans ce qu'elle a de différent par rapport à la gayphobie, c'est foncièrement cela. Et c'est aussi le fait qu'il faudrait admettre que même si on a un combat commun (parce qu'il y a une répression commune), les motifs ne sont pas toujours communs et que parfois même on peut se retrouver du même côté de la barrière. Et je souhaiterais que dans les *UEEH* on puisse un peu plus creuser cette question, savoir ce qui nous rassemble, nous différencie, et parfois nous oppose.

Louis-Georges TIN : Pour ce qui est de la lesbophobie, je n'ai pas dit que la sexophobie l'expliquait totalement. C'est un élément qui contribue à expliquer la lesbophobie. Mais la question du pouvoir, la question, justement, de l'autonomie des femmes qui pourraient avoir une sexualité (et pas seulement) indépendamment des hommes, voilà un argument à prendre en compte dans la lesbophobie. Et je crois que cela paraît tout à fait évident. Encore une fois, je parle de la sexophobie comme élément contribuant à d'autres stigmatisations. Je crois qu'il faut que cela soit clair.

Par ailleurs, sur la question du judaïsme, peut-être parce que je suis allé trop vite lors de mon intervention, mais je n'ai jamais dit que le refus de la chair du christianisme était en soi meilleur ou moins bien que ce qui précédait. Evidemment, il y a dans la pensée juive une valorisation de la fécondité, mais qui n'est nullement une valorisation de la femme. Je ne sais pas si dans mon exposé il y avait quelque chose qui semblait regretter le bon vieux temps de l'Ancien testament où les femmes étaient libres et avec le christianisme tout aurait été perdu, mais pas du tout. Je ne sais si dans un cas comme dans l'autre les femmes y ont gagné grand-chose. Là-dessus, je suis tout fait d'accord.

Enfin, sur les techniques de procréation, sur l'idée de savoir si la liberté sexuelle est ou pas un avantage pour les femmes, c'est ce débat que les féministes ont eu de manière très virulente dans les années 70. Le débat n'est pas entre la vision masculine et celle des femmes, c'est un débat qui traverse les féministes (dont je suis). Et effectivement, ce débat n'est pas arrivé aujourd'hui. En tout cas il m'apparaît clair que la science n'est jamais qu'un outil, et qu'elle ne propose pas a priori une amélioration ou une régression. Cela dépend de la manière dont l'outil est utilisé. Comme pour n'importe quel outil. Simplement, elle propose des moyens d'autonomisation qui peuvent être des moyens possibles de pression. Alors, évidemment, le dispositif social se constitue de manière neutre a priori, et après ce sont les combats, les histoires des uns et des unes qui font que ça avance dans un sens ou dans un autre. Mais cela me paraît quand même assez clair que ces techniques de contraception, d'une part et de procréation dite artificielle (je ne sais pas ce que c'est que l'artifice) vont ensemble, de manière inverse et complémentaire. C'est-à-dire que objectivement ces deux pôles dissocient sexualité de procréation, qu'on y voit moyen d'oppression ou de libération.

Entre SEXOPHOBIE INTERIORISÉE et SEXO-NORMAGE

X : Deux petites choses que je voudrais discuter de ce que tu nous as présenté. Le premier aspect est justement ce qu'on peut appeler la sexophobie intériorisée, notamment du mouvement gay et lesbien. Et effectivement, une des caractéristiques de ces dernières années (et comme toi je m'inclus dans le "on"), de ces dix dernières années, c'est que le mouvement gay et lesbien, en terme politique, s'est présenté de plus en plus comme un mouvement citoyen, politique qui se place sur les questions de droits, sur les questions d'égalité, sur toutes ces questions, et qui à eu un peu tendance à mettre de côté, alors que ce qu'on voyait ce matin dans les manifestations du *FHAR*, ("Nous sommes un fléau social" ou "travailleurs de tous les pays, caressez-vous"), c'était un point de départ très sexuel qui arrivait vers un point de départ très citoyen. Et effectivement je crois qu'il est important de s'interroger, non pas pour dire que c'est la

catastrophe, qu'il faut tout jeter et arrêter avec l'égalité des droits, mais pour interroger sur ce que tu disais, non seulement parce que cela exclut un certain nombre de personnes mais aussi parce que, je crois, qu'on s'est mis dans un piège qui est que dans la sexophobie et dans la définition de ce qui est le bien ou le mal en terme de sexualité, il y a la racine de l'oppression des gays et des lesbiennes. Et donc, si on ne touche pas au terrain de la sexualité, on laisse ce terrain aux sexophobes. Et donc aux homophobes et aux lesbophobes. Il n'y a que eux qui en parlent, qui définissent le bon et le mauvais. Donc, réinvestir le terrain de la sexualité, reparler de sexualité, réinvestir ce terrain en terme politique, c'est un impératif pour nous, afin de ne pas aller vers un mur qui serait que nous serions admis en tant que citoyens sur quelques droits mais de façon très codée, avec des limites très importantes, et au bout du compte ce qui reste, nos sexualités, vont poser problème. Juste une petite remarque, quand tu parlais de ça, c'est un peu « pédécécentré » mais il y a la série *Queer as folk* dans laquelle, à un moment donné il y a une petite discussion rigolote entre trois mères de pédé, dont l'une vient d'apprendre que son fils est homosexuel et elle le vit très mal, et l'une d'entre elles lui sort "tu sais, si toutes les deux minutes ils se font enculer, au bout du compte ça passe". Je crois que cette anecdote résume un peu les choses, effectivement, pour le coup j'admets que c'est assez gay-centré comme propos, mais cette focalisation sur la sodomie, sur un homme qui se fait enculer, sur cette sexophobie, cela me semble très important. Et si on ne le prend pas en terme de mouvement politique à bras le corps, ça va nous retomber dessus, et ça va être quelque chose d'utilisé contre nous.

L'autre aspect, tu n'as pas défini le terme de sexophobie, et je voudrais savoir comment tu le vois. Je dirais qu'il y a une notion de date. Il y a la sexophobie qui est un rejet de la sexualité, mais il y a aussi le sexo-normage. Car ce n'est pas simplement ne pas aimer le sexe, c'est aussi de dire comment il faut que tu aies un rapport sexuel. La différence de sexes définit un homme et une femme, et en définissant le rapport de hiérarchie entre l'homme et la femme, en définissent des caractéristiques propres à l'homme et à la femme, elle définit aussi leur sexualité, à quoi elle sert, et comment elles le fait. Donc je crois que si nous parlons que de sexophobie comme uniquement un truc de répression de la sexualité, on ne voit pas que, par exemple, aujourd'hui dans tous les magazines on n'arrête pas de parler de sexualité, pas pour dire tout ce qu'on peut faire, mais comment nous devons nous comporter. C'est les « unes » de magazines féminins pour adolescentes qui titrent sur comment le faire jouir plus longtemps, ou comment bien sucer sans lui faire mal. On parle de sexualité, oui, mais il y a à la fois quelque chose de l'ordre de la répression et d'incitation (de "c'est comme ça qu'il faut se comporter")

Louis-Georges TIN : Sur le premier point je suis tout à fait d'accord, en effet nous devons trouver le moyen d'ajuster nos combats politiques de manière à défendre à la fois des revendications citoyennes et des revendications sexuelles. Etant entendu que le citoyen et la citoyenne ne doivent pas être des êtres asexués. Ensuite, sur le deuxième aspect de ton intervention, là aussi je suis absolument d'accord. Effectivement je n'ai pas défini de manière définitive la notion de sexophobie, et en effet il faut prendre en compte les discours sexuels qui existent dans les magazines de jeunes filles ou de jeunes mecs qui tout en proposant des choses qui se veulent un peu coquines n'en demeurent pas moins normatives. Les deux arrivent en même temps, évidemment. Chaque fois on propose, mais en même temps on exclut. Dans la notion même de sexophobie, il ne faut pas négliger cet autre aspect dont tu parles.

Une SEXOPHOBIE TRANSPHOBIE

Karine : Je voudrais proposer quelques pistes justement sur comment lier sexophobie et transphobie. De notre côté, nous nous sommes beaucoup interrogés à ce sujet. La première chose c'est le mot lui-même : "transsexualité". Il porte le terme "sexuel", et les militants des années 80 ont passé beaucoup de temps à expliquer que la question de la transsexualité est une question d'identité et pas de sexualité ou d'orientation sexuelle. Cela peut être une première piste. La seconde pourrait être l'homophobie. Car la première chose que vit un sujet transsexuel quand il vit son coming-out de trans, c'est l'homophobie. Et donc, à ce niveau il est sur-sexualisé. C'est la seconde piste. La troisième, est je crois l'appréhension (je n'ai pas toute la légitimité pour en parler), le potentiel du sujet transsexuel tant qu'il n'est pas opéré. Donc, est-ce que les nanas l'utilisent ou ne l'utilisent pas ? C'est vrai que je parle beaucoup des filles, en général c'est vrai que c'est sur le pénis qu'il y a une focalisation hyper importante.

Louis-Georges TIN : Comme ma pensée semblait vraiment trop peu avancée sur ce terrain, je n'ai pas voulu le faire mais en effet cela me paraît des choses intéressantes. La transphobie, comme pour la gayphobie ou la lesbophobie, il y a des éléments spécifiques qui ne relèvent pas spécialement de la sexophobie, et des éléments qui relèvent, je crois, de la sexophobie. Je pense par exemple à l'association classique transsexuel (ou transgenre) et prostitution. Et les gens qui en général font l'amalgame, le font, évidemment, de manière péjorative. La prostitution étant considérée comme le mal sexuel absolu, si les trans sont par définition des prostitués, la personne transsexuelle ou transgenre est un être hypersexué. Et donc la sexophobie joue à fond dans ce domaine. Il faudrait creuser cette piste, mais j'imagine que la possibilité pour les individus de changer de genre donne l'impression que par conséquent ils multiplient, un peu comme les bisexuels, les possibilités sexuelles. Les bisexuels le font de manière simultanée, les transsexuels le feraient de manière successive, les transgenres peut-être aussi de manière simultanée. On peut craindre, dans cette perspective, que les personnes transgenres puissent attirer des hommes comme des femmes, au sens biologique du terme (si ce sens existe). Et je crois que là aussi, il y a des éléments qui donnent de la matière au fantasme sexophobe. Evidemment, encore une fois j'insiste, il y a dans la transphobie des éléments qui n'ont rien à voir avec la sexophobie. Des éléments qui sont vraiment du domaine du genre. C'est évident.

Les UEEH SEXOPHOBES ?

Xavier : Je voulais poser une question un peu iconoclaste, c'était si éventuellement il n'y aurait pas une sexophobie aux *UEEH*. Pas au sens de haine de la sexualité, mais au sens de peur de la sexualité. Je vais donner quelques exemples sur lesquels on peut réfléchir. Par exemple, il y a une partouze qui est organisée mais on ne l'appelle pas "partouze" ou "sex party", mais "play party"... Attendez, j'interviens pour qu'on puisse en discuter... donc, on remplace le mot "sex party", quel que soit le mot, par "play party". On remplace donc le mot "sexe" par le mot "jeux". J'ai vu un autre espace où c'était très chaud, et on appelle cela "chill out" ou "espace de repos". Vocabulaire emprunté à celui de la musique techno, comme si on ne voulait pas qu'on baise ensemble. Pourtant c'est ce que j'ai vu. Mais non, c'est un espace de détente ou de repos. J'ai vu un troisième espace que l'on n'appelait pas "espace naturiste" ou "espace nudiste", parce que éventuellement un homme, une femme ou un transgenre à poil ça pourrait dégénérer. Alors on appelle ça "espace académique". On emploie le vocabulaire de l'art. Enfin, j'ai entendu lors de la présentation des ateliers qu'on allait parler du SM, mais (remarque ayant l'air assez anodine) il fut précisé qu'il n'y aurait pas d'ateliers pratiques. Ce qui est une manière de dire qu'on va nous parler de sexualité un peu différente, sans nous la montrer car cela serait aller trop loin. Si on considère par rapport au sexe durant les années 60 que l'on appelait un chat un chat ou une chatte une chatte, je me demande si le fait que nous ayons cette transformation des mots dans un sens d'euphémisme et d'atténuation, s'il n'y aurait pas une sorte de sexophobie dans le langage, aux *UEEH*.

Louis-Georges TIN : J'imagine que ce n'est pas à moi de répondre, en fait. Cela dit, ce que je peux dire à ce propos c'est que de même que lorsqu'on parle d'homophobie il faut parler d'homophobie intériorisée, en effet les gens comme vous ou moi qui sont en train de parler de sexophobie, on peut aussi parler de sexophobie intériorisée. Mais cette analyse m'a intéressée.

Xavier : Il y a des organisateurs qui ont des choses à dire à ce sujet. J'aurais des trucs à répondre, mais... juste pour la "play party", il est intéressant de ne pas appeler cela "sex party" car on ne sait pas ce que c'est le sexe, quelles limites on donne à la sexualité. Tout cela, c'est du jeux. C'est plus large.

Marie-Paule LOLO : Je suis Marie-Paule, présidente des *UEEH*, et sur les conditions d'organisation je peux répondre. Le chill out s'appelait "chill out" parce que l'organisateur voulait l'appeler le chill out. C'est ainsi qu'on l'a nommé car on ne fait pas d'ingérence à ce niveau. L'espace naturiste s'est appelé "espace académique" car nous avons une autorisation en semaine de faire du nu à partir du moment où l'espace est situé à l'extérieur, il est clos et il est statique. C'est une autorisation, nous sommes logés dans une école, prêtée. Nous sommes donc tenus d'appliquer le règlement.

Là je parle en tant que personne et pas en tant qu'organisatrice, je suis partante pour un autre endroit, et ouverte à toutes les propositions. Et je pense que tous les membres du CA sont, comme moi, ouverts à toutes propositions. En ce qui concerne la play party, je ne répondrais pas car justement ce n'est pas à moi de répondre, mais la seule chose c'est que c'est vrai que l'année dernière, quand le groupe a proposé l'atelier, il était question d'une sex party et en même temps dans la réflexion c'était pas ainsi parce qu'il était bien convenu qu'il y aurait peut-être pas de sexe, parce que c'était pas ainsi que c'était vu, c'était avant tout libérer et faire ce qu'on avait envie de faire. Mais c'était le groupe qui décidait. La seule chose par contre, c'est que nous avons des subventionneurs, et nous sommes tenus à un moment donné, quand nous éditons les programmes, à avoir une réflexion sur le vocabulaire employé, parce que la sexophobie existe et que ce sont nos subventionneurs qui subissent ces pressions et qui en font aussi parti.

Jean-Paul ROCCHI : Je trouve la remarque sur la sexophobie supposée au *UEEH* très intéressante. Effectivement il y a deux aspects, Les aspects pratiques, légaux dont a parlé Marie-Paule, qui font qu'on ne peut pas faire tout et n'importe quoi. Mais il y a aussi le fait que toute la construction du sexo-normage, de la sexophobie dont a parlé Louis-Georges, on en n'est pas indemne puisque nous avons été construit comme ça. Que donc, ce sont des choses que collectivement et individuellement il est difficile de déconstruire, de remettre en cause, dont il n'est pas facile de parler. D'autre part, cela a été dit tout à l'heure, cela fait au moins quinze ans que c'est des questions qui ont été beaucoup oubliées de la part des mouvements féministes et des mouvements LGBT. Et donc, je trouve assez intéressant de se poser la question de savoir ce qu'on fait avec ça aux *UEEH*. C'est la question que posait Louis-Georges, de qu'est-ce qu'on fait avec ça dans nos luttes et nos pratiques politiques. Et effectivement cela devrait commencer, pour moi, concrètement aux *UEEH*. Alors par exemple, pour nous l'organisation de la play party c'était une façon d'aller vers ça, et de comment on essaye de faire tomber les craintes, les tabous, les normes qui peuvent peser sur le sexe. Tout en ne sachant effectivement pas très bien ce qu'est le sexe. Par exemple il s'est posé une question dans l'organisation de la play party, qui était de savoir si nous pouvions faire un espace câlin dehors. Oui, on peut faire un espace câlin dehors puisqu'il n'est pas interdit de se faire des câlins, mais à partir de quand on dit qu'on se fait des câlins ou qu'on dit qu'il y a du sexe ? Ce sont des questions qui paraissent complètement bêtes, des questions qu'on ne pose pas beaucoup. Et j'aimerais qu'on soit plus nombreux à réfléchir à comment avancer là-dessus. Dans nos pratiques quotidiennes, collectives, comme par exemple les *UEEH* et dans nos pratiques politiques de rapport avec les dominants. La phrase "On n'attaque pas la maison du maître avec les outils du maître" m'interroge beaucoup parce qu'il y a quelque chose au niveau de cette sexophobie qui concerne ça. Ce n'est pas facile à trouver mais il faut trouver une façon de s'attaquer à cette sexophobie-normage, avec d'autres outils. Je ne sais pas lesquels.

X : Je rebondis et je pose la question que je voulais poser tout à l'heure, dans le mesure où au lieu d'appeler une sex party on l'appelle une play party, cela permet d'éviter d'avoir à définir ce qui est sexuel et ce qui n'est pas sexuel. Je m'interroge, Louis-Georges, sur la conclusion que tu as donnée à ta contribution, quand tu as dit qu'il faudrait ouvrir des droits sexuels. Le droit aujourd'hui est uniquement répressif, il n'y a pas de droit sexuel en ce sens qu'il n'est dit nulle part que chacun a le droit d'avoir une sexualité, mais si on dit qu'on ouvre des droits sexuels, se pose justement la question de savoir ce qui est sexuel, ce qu'est une sexualité. Et je ne vois pas comment on espère pouvoir dire ça, ouvrir des droits sexuels sans qu'il y ait du "normatage", quelque chose de normé. Peut-être que sur le même principe que la play party, il faudrait dire qu'on a le droit au plaisir.

Louis-Georges TIN : Je ne sais pas exactement ce que pourraient être des droits sexuels. Je sais que dans un certain nombre de pays cette catégorie juridique, en quelque sorte, existe. Pas vraiment en France. Tout à l'heure quelqu'un parlait du Viagra, de la question de la transsexualité, en gros il me semble que affirmer le droit à la sexualité pourrait être source d'avantages nombreux. Cela permettrait, déjà, simplement, d'affirmer un principe. Et ensuite de concevoir les choses de manière souvent générale avec des alliances plus grandes que celles que nous avons souvent à notre disposition. Je suis un peu vague, j'en suis désolé. Mais je constate que sur de nombreux fronts nous avons les mêmes adversaires, et au fond, quand on veut combattre le sexisme, l'homophobie, la transphobie, la

question de l'excision, les mariages forcés, j'ai chaque fois l'impression que ce ne sont pas tout à fait les mêmes problèmes mais quand même, et qu'il faudrait trouver des dénominateurs communs qui ne rabattent pas les problèmes des uns sur les autres mais qui permettent ces alliances. Alors, la notion même de droits sexuels pourrait être une perspective. Cela reste à creuser. Je ne dis pas qu'elle est excellente, elle est sûrement problématique. Voilà, c'est le genre de chose que j'essaie de penser.

X : Tu as dit qu'un citoyen ne pouvait pas être asexué, mais typiquement cela pose la question de tous ceux qui sont ni homme, ni femme. A partir du moment où on dit qu'un citoyen ne peut pas être asexué, qu'il doit être sexué, c'est dire qu'il doit être homme ou femme, la solution, pour répondre à la sexophobie, ce n'est pas de dire qu'il faut du sexe, mais au contraire retirer cette catégorie, faire que cette catégorie n'existe plus. Et de faire qu'il n'y ait plus de définition de ce qui est sexuel et de ce qui n'est pas sexuel.

Louis Georges TIN : Je dis que lorsqu'on pense les choses en terme de citoyenneté, souvent la question de la sexualité n'intervient pas. Et en effet, j'imagine de façon tout à fait théorique, sans avoir pour l'instant les moyens de réfléchir aux conséquences, qu'il y a deux pistes qui pourraient effectivement être opposées toutes les deux opportunes : penser les droits sexuels ou retirer définitivement la catégorie de sexe dans le droit. Aujourd'hui nous sommes dans une situation un peu intermédiaire. Mais quand je parle de penser les droits sexuels, cela ne veut pas dire qu'il faut que tout le monde ait une sexualité, ou alors il faudrait que tout le monde soit homme ou femme. Ce sont deux pistes a priori opposées, mais avec un objectif relativement commun, d'après ce que j'imagine de ce à quoi tu penses. L'idée de l'élimination de la catégorie de sexe dans le droit me paraît intéressante, mais objectivement je ne sais pas quels inconvénients cela représente. Il faut peser le pour et le contre. Je suis très pragmatique sur ces questions. Mais à ce sujet, je n'ai pas de position de principe, vraiment.

Vous avez dit SIDA ?

X : Je voudrais parler du sida. Comme l'a dit Elsa Dorlin ce matin, il y a plusieurs catégorisations dans une même discrimination. Le statut sérologique forme une catégorie de discrimination au sein de la sexophobie. Et j'aimerais bien qu'on développe un peu ça. Xavier a parlé d'une sexophobie au sein de notre communauté, c'est vrai que la sérophobie ne vient pas juste des hétéros qui nous voient comme un groupe à risque, un vecteur d'épidémie. Il y a aussi une sérophobie, peut-être plus forte, dans notre communauté. C'est quelque chose que je vis assez mal. C'est quelque chose qui va dans les deux sens, c'est-à-dire que les séropos sont discriminés, on refuse de coucher ou d'avoir des relations affectives avec eux, et dans le sens inverse il y a une discrimination à l'encontre des séronegs de la part de séropos qui voudraient, en réaction, ne coucher qu'entre eux, afin de ne plus avoir à se soucier de l'autre. Cela pose le problème de la prévention, car du coup on entre dans des problématiques de "sérotriage". Je vois un danger très fort pour la communauté, au-delà de l'épidémiologie qui explose, du thérapeutique avec des souches de plus en plus résistantes, les procès qui montrent qu'il y a une forme de prévention répressive qui est en train d'émerger (à travers la condamnation d'hétéros pour avoir transmis le VIH). J'ai peur que ce fonctionnement arrive aussi dans la communauté, que l'on repose toute la prévention sur l'autre, sur les séropos. Mais aussi que les séronegs soient dans une démarche de prévention de couple. Quand je vais au bordel j'ai l'impression qu'il n'y a que des séropos qui s'éclatent quand la stratégie des séronegs c'est de se mettre en couple ou de ne pas baiser. Ce n'est qu'une impression, j'espère que je me trompe. J'aimerais qu'on discute un peu de cette sexophobie liée au VIH.

Louis-Georges TIN : Alors, je crois que le concept de sexophobie peut avoir aussi une certaine pertinence dans le cadre de la question du sida. J'ai autour de moi pas mal de gens qui disent avoir peur de la sexualité, tout simplement, objectivement. Des gens qui manifestent une sexophobie intériorisée par peur du sida. Je ne vais pas tellement répondre à ce que tu dis, mais je suis très heureux que tu parles du sida. Je ne l'ai pas tellement fait, ici. Il m'apparaît clairement aussi que dans les politiques menées au niveau international ou national, la sexophobie a été désastreuse. L'exemple le plus spectaculaire est le fameux plan ABC, la doctrine ABC de lutte contre le sida qui a été définie par le gouvernement Bush. "A"

pour "Abstinence", "B" pour "Soyez fidèle" et "C" pour "Capote, vraiment si besoin". Il s'agit d'un programme développé par le gouvernement Bush qui propose plus de quinze milliards de dollars. On n'avait jamais autant dépensé pour le sida. Mais voyez dans quelles conditions. Pour le coup, c'est très sexophobe. Abstinence, fidélité et vraiment si besoin une capote. Ces fonds, ces quinze milliards vont être alloués en Afrique et dans la région Caraïbes, c'est-à-dire là où il y a le plus de séropositifs et de gens atteint du sida dans le monde, étant entendu que ces fonds ne peuvent être alloués qu'à des associations qui feraient la démonstration qu'elles n'œuvrent pas en faveur de l'avortement ou du planning familial, de la contraception. Il faut donc, d'abord qu'elles montrent patte blanche, et après seulement elles peuvent avoir de l'argent. En gros, principalement les associations religieuses auront accès aux moyens pour la lutte contre le sida en Afrique et dans les Caraïbes.

On a déjà fait des enquêtes sur cette politique de lutte contre le sida qui a été appliquée dans le Texas, avec des résultats désastreux. Là-bas on a arrêté car quand même il ne faut pas exagérer, mais on va quand même exporter cette politique désastreuse dans des pays qui n'en ont pas besoin. On a besoin de l'argent mais pas de cette façon. Le problème c'est que pour le gouvernement Bush, pour la droite religieuse, l'important est moins de guérir les gens que de les évangéliser. Il s'agit vraiment d'une campagne d'évangélisation, les moyens sont assez clairs de ce point de vue. Et là, il y a une sexophobie militante qui est réellement considérable. Et le Vatican a joué aussi un rôle considérable à cet égard, car à partir du moment où le sida s'est déclaré comme une pandémie, il y a eu chez certains mouvements extrémistes le sentiment d'une aubaine qui confirmait la bonne conscience religieuse qu'on pouvait avoir jusqu'alors. Mais en voyant les débuts de politiques de lutte contre le sida se mettre en place, beaucoup de catholiques, au Vatican ou ailleurs, ont eut le sentiment d'une catastrophe car il se sont dit qu'au fond cette politique de lutte contre le sida est le moyen de "homosexualiser" la société. Ils parlaient du risque d'homosexualiser, non pas dans le sens où, parce que les hétérosexuels mettaient une capote, ils devenaient homosexuels (cela serait trop simple, trop beau ou trop laid. Je ne sais pas) mais parce qu'ils adoptaient alors les comportements d'homosexuels, puisqu'ils baissent de manière autonome. Donc la capote qui est un moyen de contraception et de prévention contribue à l'autonomisation croissante de la sexualité, et pour le Vatican à l'homosexualisation. C'est typiquement une attitude sexophobe. Et les remèdes qui ont été proposés par cette doctrine ABC sont des propositions politiques largement sexophobes. D'ailleurs j'ai oublié de préciser que pour le "C", pour "la capote si besoin", il est prévu qu'il ne puisse pas excéder 25 % de l'enveloppe totale. La capote est vraiment le recours ultime, et si pas possible pas du tout. Vraiment, à l'échelle planétaire les politiques de lutte contre le sida mises en place par certains groupes religieux dans le monde sont des politiques désastreuses, et peut-être que le concept de sexophobie peut être opératoire en ce sens.

Tom REUCHER : Je te remercie, Louis-Georges, pour cet exposé. Et je rajouterai un petit complément au texte de Karine sur les trans. Effectivement, si tu tapes "trans" sur Internet, tu vas tomber sur plusieurs millions de sites à visée pornographique. Il est vrai que sont totalement absents de cette vision sexualisante les garçons, c'est-à-dire les trans féminin vers masculin. Le stéréotype qui domine sur Internet, c'est la femme avec un pénis. Ce que l'on appelle les « shemales ». Je pense qu'on pourrait en discuter plus avant. Voilà, c'était juste ce que je voulais ajouter.

Louis-Georges TIN : Cette dissymétrie m'apparaît très claire. Je ne sais pas quoi dire d'autre.

X : J'ai beaucoup aimé l'exposé de Louis-Georges parce qu'il fait réfléchir. Par rapport à la notion de sexophobie, ce que j'ai trouvé de très intéressant c'est que finalement elle s'articule à une sexophilie, et du coup la remarque de Xavier est complémentaire. Et à l'origine du fait que cette sexophobie et de cette sexophilie sont articulées l'une l'autre, s'est finalement une sexo-normativité. Et je me demande comment il faudrait articuler tout ça. Tu articulais homophobie et sexophobie, et justement cela m'a fait réfléchir au fait que l'homophobie également s'articule à une forme d'homophilie qui elle aussi relève, en amont, d'une normativité. Par exemple, si on regarde les films qui sont diffusés en masse (comme " *Pédale douce* ") ils le sont dans le cadre d'une homophilie qui relève aussi d'une normativité. Et finalement je me dis qu'il y a plusieurs termes qui jouent ensemble. Tout cela donne à réfléchir, c'est vraiment très intéressant.

Louis Georges TIN : Oui, je crois qu'effectivement la notion de sexophobie appelle des compléments. Celui de Xavier, celui que tu fais. Je pensais à quelque chose qui va un peu dans le même sens. Il est certain, par exemple, que certaines formes d'idéalisation de la sexualité, une sexualité enchantée, magnifique, reproductrice, exaltée (comme c'est bien d'avoir des enfants), ce n'est pas de la sexophobie puisque c'est de l'exaltation de la sexualité, c'est de la sexophobie par rapport à d'autres formes de sexualité, c'est une forme de sexophilie enchantée assez normative. Oui, je pense qu'effectivement que pour suivre la réflexion, il faudrait aller dans ce sens. Je suis assez d'accord.

Marc : J'ai peur de parler en dernier... mais bon, j'essaie quand même. Pour moi, il me semble que recentrer le discours par rapport à ta démarche de recherche sur la sexophobie, c'est une manière de faire un point non pas en opposition par rapport à quelque chose qui n'est peut-être pas aussi simple que ça à définir (en tout cas pour moi), mais par rapport à ce que tous les philosophes et autres personnes ont dit à propos de la sexualité. Et dans le cadre de ces UEEH, il semble que de parler sur la construction de la sexualité, en disant que la sexualité c'est ouvrir des espaces où on baise, mais ce n'est pas non plus ouvrir des espaces où on baise, il y a là quelque chose de complexe et intéressant à construire. C'est vers ces éléments que justement par rapport à une réflexion à propos de la play party, j'ai envie de réfléchir ou d'imprégner les choses pour avoir un ensemble de concepts qui sont, pour moi, assez énormes sur le sexe, la tendresse, la sexualité, l'amour. Et de mélanger tout ça pour arriver à créer la vie.

Pour CONCLURE

Sandrine DECHAUME : Et bien en conclusion... je n'ai rien à dire en conclusion. Je ne sais pas comment conclure après ça. Donc, voilà c'était la conclusion. Je voudrais remercier les interprètes en langue des signes qui sont venus ce matin, et la traductrice qui était en cabine, et les intervenants. Louis Georges et toutes les personnes qui ont pris la parole à ce colloque. Et vous-mêmes. Pour finir, je rappelle qu'il va y avoir un rassemblement, à 18 h 30, sur la Canebière, entre l'allée Gambetta et le kiosque. On avait évoqué la possibilité de faire un kissing à l'occasion de ce rassemblement. Maintenant je ne sais pas. Je vous renvoie à ça.

Marie-Paule LOLO : Je tiens à remercier Sandrine. Parce que Sandrine nous a proposé de faire le colloque lors du deuxième CA, et en fait elle l'a organisé avec beaucoup de talent. Elle a vraiment tout pris en charge. Si nous avons eu des intervenants de qualité, c'est parce que nous avons eu aussi une référente de qualité. Ceci dit, y a-t-il une personne qui veut bien expliquer ce qu'est le kissing ? Parce que nous ne sommes pas toutes à savoir ce que c'est. Comme ça on sait lors du rassemblement ce qui va s'y passer, on n'est pas surpris. On fait le choix d'y aller ou pas. Quelqu'un se sent de l'expliquer ?

Louis-Georges TIN : Le kissing est une pratique érotique et politique qui consiste à s'embrasser en un lieu public.

Marie-Paule LOLO : Alors, le mot d'ordre du rassemblement c'est "Egalité des droits et des chances pour les femmes et les personnes LGBT". En fait, on avait mis quelque chose de très vague mais en même temps en cohérence avec le colloque d'aujourd'hui, parce que nous avons pensé à un moment donné que nous pourrions le faire collectivement avant le colloque. Mais nous sommes humaines et nous avons atteint à ce moment-là des limites qui faisaient que nous n'avons pas pu initier cela. Donc voilà ce qu'on vous propose, c'est de le faire peut-être spontanément. Mais on n'est pas non plus obligé. C'est déposé, c'est possible. Mais on peut faire aussi le choix de ne pas le faire.